

BULLETIN SALESIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVI^e ANNÉE — N^o 302 — Août 1904.

SOMMAIRE: L'apostolat du bon exemple — Le représentant du Successeur de Don Bosco en Amérique — Le centième centenaire du Sanctuaire de Notre Dame de la Consolata — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Équateur, Colombie* — Le 24 juin. Fête du bon Père — Le Culte de Marie Auxiliatrice: *Turin, Gênes, Smyrne* — Grâces de Notre Dame Auxiliatrice — Chronique salésienne: *Veveys, Avigliana, Buenos-Ayres, Sainte Marie du Catei* — Vie de Mgr. Lasagna — Bibliographie — Coopérateurs défunts.

L'apostolat du bon exemple

DE tout temps les âmes dévouées à Dieu ont été remplies de l'esprit d'apostolat; cet esprit a toujours été pour les cœurs généreux un devoir sacré et un impérieux besoin. C'est qu'en effet, comme nous le lisons au livre de l'Ecclésiaste: « Dieu a confié à chacun le soin de son prochain. » Oui, c'est par le ministère des hommes qu'il a décrété que le salut des hommes devait s'opérer.

Dieu est la cause première et universelle de tout ce qui se fait dans le monde, et cependant nous ne voyons nulle part son action immédiate. C'est lui qui pousse toutes les volontés et qui agit dans toutes les âmes, qui les re-

lève, les sanctifie; mais, en règle générale, il n'agit pas seul, il exige la coopération de ses créatures, il subordonne ordinairement son action au concours des causes secondes. De là vient que nous pouvons à notre gré soit entraver, soit aider l'œuvre de Dieu dans les âmes; nous pouvons augmenter les moyens de salut dans nos semblables, mais il est aussi en notre pouvoir de contribuer à leur perte. Le salut d'un grand nombre d'âmes dépend donc de notre libre coopération qui devient dès lors une obligation sacrée de charité.

C'est malheureusement parce que les chrétiens ne comprennent pas assez ce devoir qu'un si grand nombre d'âmes

se perdent et ne participent pas aux fruits de l'Incarnation. L'Église ne cesse de prêcher à tous ses enfants le devoir de l'Apostolat, mais combien refusent d'unir leurs travaux à ses travaux, leurs prières à ses prières; combien mettent toute leur énergie, tous leurs talents à défaire l'œuvre de la Rédemption au lieu de s'employer à procurer son parfait développement. La cause de Dieu est ainsi trahie par ses serviteurs, tandis qu'elle est attaquée avec fureur par ses ennemis. Voilà pourquoi l'enfer s'emplit chaque jour de nombreuses victimes.

L'esprit d'apostolat est donc un devoir sacré pour chacun, mais il est aussi un besoin impérieux pour les cœurs généreux qui se sentent épris du désir d'imiter Notre Seigneur Jésus-Christ. Ils voudraient, comme Jésus, souffrir et mourir pour sauver des âmes. Des âmes! Des âmes! c'est là le cri de leur cœur, c'est l'écho qui s'y répercute sans cesse. Avec Jésus ils passent en revue toutes les infortunes causées par le péché, ils comptent les victimes enlacées dans les filets du démon, et ils voudraient tout réparer, tout délivrer, même au péril de leur propre vie et au prix des plus grandes privations. C'est Thérèse de Jésus se préparant, dès son enfance, à quitter le toit paternel pour aller en Afrique convertir les infidèles; c'est François Xavier qui, après avoir parcouru en conquérant pacifique les Indes et le Japon, jetait des regards de sainte convoitise sur les peuples de la Chine qu'il brûlait d'évangéliser; il voulait gagner des âmes à Jésus-Christ. Le cœur épris du zèle de l'apostolat est en effet plus

grand que le monde; il est vaste comme le cœur de Jésus.

Tous les chrétiens peuvent exercer l'apostolat, s'ils en ont l'esprit. Tous ne sont pas, il est vrai, appelés à exercer le ministère apostolique proprement dit, mais l'apostolat leur est-il donc interdit pour cela? Non, pas du tout. N'ont-ils pas tous comme arme de conquête l'apostolat de la prière d'abord? N'ont-ils pas ensuite l'apostolat de l'exemple?

Nous savons que tous nos chers Coopérateurs sont assidus à la prière de tous les instants: ce n'est donc pas ici le lieu de parler de cet apostolat. Mais nous devons insister sur la force du bon exemple, soit en parole, soit en action, comme moyen d'apostolat.

Verba movent, sed exempla trahunt, dit un vieil adage, *les paroles émeuvent, mais les exemples entraînent*. Un des compagnons de S. François Xavier prêchait un jour dans une ville du Japon. Un païen furieux s'approche de lui et lui crache au visage. L'apôtre, sans rien perdre de sa sérénité, essuie avec calme sa figure souillée et continue son discours. Aussitôt un de ses auditeurs court à lui en lui disant: « Ton discours était beau, mais il n'entraînait pas mon âme; ton action a été plus éloquente; je serai ton disciple. »

Les paroles sont utiles à l'apôtre et il doit en user largement; mais la voix des œuvres lui est plus nécessaire encore; il est aisé de parler de la vertu, il est plus difficile de la pratiquer. Or les hommes n'admirent que ce qui est grand et difficile, et l'imitation ne s'impose que par l'admiration.

Cet apostolat des bons exemples doit

s'exercer partout: dans la famille, chez les amis, dans les œuvres, etc., etc.

Dans la famille il peut faire beaucoup de bien. Il est peu de familles qui ne comptent quelque membre éloigné de Dieu ou vivant dans la tiédeur ou le relâchement. La conquête de cette âme s'impose alors et à titre de charité et à titre de parenté: « Si quelqu'un, dit saint Paul, n'a pas souci des siens et surtout des membres de sa famille, celui-là a renié la foi et est pire qu'un infidèle. » Faisons donc le siège de cette âme bien-aimée qu'il nous faut gagner à tout prix; soyons à la fois énergiques et tendres, patients et forts. La douceur et les bons procédés viendront à bout, tôt ou tard, de la résistance même la plus opiniâtre.

Agissons aussi auprès de nos amis, et pour cela soyons braves; car pour réussir dans cet apostolat il faut s'armer d'une sainte hardiesse. Il ne sied pas de se laisser vaincre par les obstacles, quand il s'agit de sauver une âme; il ne faut pas se décourager par la grandeur du mal, ni par le peu de chance du succès; on doit alors se lancer en avant; c'est en se jetant à l'eau qu'on apprend à nager. Votre ami s'irritera peut-être de votre manière d'agir; peut-être aussi s'emportera-t-il en railleries et en sarcasmes. Laissez-le faire; lancez toujours vos bonnes paroles; montrez-vous homme de devoir et d'édification; la grâce fera le reste. Peu à peu il vous estimera davantage, bientôt il prendra au besoin votre défense quand vous serez attaqué, il finira par vous aimer et par rougir de sa lâcheté, il pensera aux joies pures de son enfance, aux paroles de tendresse de sa mère,

à sa première communion, et, finalement, Dieu aidant, il se convertira.

C'est ainsi que Louis de Gonzague agissait auprès de ses camarades. S'il découvrait que quelqu'un du collège eut besoin de secours spirituels, il n'oubliait rien pour se l'attacher, et pendant plusieurs semaines, il passait avec lui les récréations sans s'embarrasser de ce qu'on en pourrait dire. Quand il croyait l'avoir amené au point de vertu ou de perfection qu'il s'était proposé, peu à peu il se retirait de sa conversation, lui disait que pour l'édification commune, il convenait de ne point se tenir à l'écart, il l'exhortait à faire un bon choix parmi les camarades, etc..... Quand il avait ainsi fini avec l'un, il se mettait à la recherche de l'autre. Avec de pareilles industries, il réussissait à en aider plusieurs; en peu de temps il sut allumer dans les plus froids un feu divin, et mettre tout le collège dans la plus grande ferveur.....

Que dire de l'influence qu'une famille chrétienne, chrétienne non seulement par l'observance de quelques pratiques, mais par l'accomplissement religieux de tous les préceptes, fait rayonner parfois sur un village tout entier? Et si les familles les plus influentes d'une paroisse ou d'une ville se concertent ensemble pour le bien, pour l'établissement des œuvres de zèle et de bienfaisance, pour l'élimination de causes de désordres et de scandales, pour la réception plus fréquente des sacrements, etc., quelle force pour le bien, quelle barrière contre le mal ne formeront-elles pas?

Que tous nos chers Coopérateurs se fassent donc et de plus en plus les

apôtres du bon exemple ; qu'ils se donnent à tous en paroles et en œuvres comme des modèles de foi, de piété, de zèle et de bon esprit chrétien. Ils le doivent à leur titre de catholiques sincères et pratiquants, ils le doivent à leur titre de Coopérateurs salésiens dévoués et persévérants.

En ces jours si troublés pour l'Église et pour la France, une forme d'apostolat par l'exemple et par l'action se présente à nous. Nous constatons tous les jours et de plus en plus violente, la haine, la rage vraiment satanique des sectaires contre le signe sacré de notre Rédemption. Hier ils l'arrachaient des écoles et des hôpitaux ; aujourd'hui c'est le tour des prétoires ; qui sait si demain ils ne tâcheront pas de l'enlever même des cimetières. Eh bien ! Faisons-nous les apôtres du Crucifix : c'est notre drapeau, à nous catholiques ; dans cette vallée de larmes, c'est notre unique espérance : *Spes nostra*. Oui, pour la gloire de Dieu et la consolation de l'humanité, faisons briller la croix ; multiplions-la à mesure qu'on l'abat ; ne nous lassons pas, ne nous décourageons jamais, l'amour est plus fort que la haine.

Mettons le crucifix à la place qui lui est due dans nos maisons, c'est-à-dire, à la place d'honneur, bien en vue des visiteurs ; portons-le ostensiblement sur nos poitrines. Les religieux et les religieuses, qui étaient de véritables *portechrist*, ont dû ou doivent quitter la France ou cacher leur drapeau, usons de notre liberté pour l'arborer à leur place.

Ne gardons pas pour nous ce trésor inestimable, donnons-le à nos frères moins fortunés, distribuons beaucoup

de crucifix, soit à la ville, soit à la campagne, aux enfants, aux mères de famille, aux malades. Donnons au pauvre l'ami qu'on veut lui ravir, donnons-le lui avec une parole du cœur qui lui fasse comprendre que possédant nous-mêmes ce consolateur suprême, nous le lui apportons comme un bien précieux.

Enfin rappelons-nous qu'il est un signe qui le représente, c'est le signe de la croix, la marque du chrétien. Ne rougissons pas de ce signe, ce serait méconnaître les bienfaits de la croix, abdiquer nos titres aux biens qu'elle nous assure. Qu'il précède et finisse donc nos prières, qu'il nous rappelle avant et après les repas Celui à qui nous devons tout ; nous le tracerons sur nos cœurs souvent pendant la journée ; il sera surtout notre salut à l'hôte divin que nous irons souvent visiter dans son temple et là, nous le ferons grand, plus grand que ces marques de déférence que les gens du monde se donnent entre eux sous la contrainte de l'étiquette, des convenances ou du savoir-vivre, ayant soin d'éviter toujours ces défauts si faciles et impardonnables, dans ce cas, de la routine ou du sans-çon.

Ainsi nous rendrons hommage à la croix, au crucifix, à son signe, nous serons ses apôtres ; et notre exemple, entraînant, soyons-en sûrs, des imitateurs, réparera, dans une certaine mesure, les outrages dont le Cœur de Jésus est abreuvé dans l'instrument de son supplice et l'emblème de son amour.



LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO

EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Don Gusmano (Suite).**

Dans l'Équateur.

A Cañar — En marche sur Cuenca — Un autre évènement mais dangereux.

Avant notre arrivée à Cañar, chef-lieu de la province du même nom, nous voyons venir à nous plusieurs personnes montées sur de beaux chevaux, et parmi elles le frère de l'ex-Président de la République, le docteur Louis Cordero, doyen des chanoines de la ville de Cuenca; il était accompagné de l'infatigable apôtre des Jivaros, notre cher confrère Don Mattana, que sa barbe longue, touffue, et vraiment imposante rendait méconnaissable. Il y avait quinze ans que nous ne l'avions pas revu! Il m'est impossible de décrire les attentions délicates dont nous fûmes entourés dans cette petite ville de Cañar. Le clergé, la municipalité, la population, en un mot tout le monde insista auprès du Visiteur salésien pour que celui-ci jetât les fondements d'une école d'arts et métiers, pour que tout au moins il y installât des ateliers de tailleurs, de menuisiers, de chapeliers avec un cours de musique instrumentale. Ce fut pendant toute la journée un véritable assaut près de D. Albéra qui sentit bien en ces moments combien est affligeant le manque de personnel!

Le lendemain nous étions à cheval de très bon matin, car nous voulions arriver le jour même à Cuenca, la seconde cité située dans l'intérieur, appelée l'Athènes de l'Équateur. Quelques heures avant de parvenir dans cette coquette ville nous fûmes encore entourés d'une cinquantaine de personnages qui étaient venus à notre rencontre et qui nous prièrent de changer de

montures. Ici l'on est persuadé que changer de cheval après un long voyage repose le cavalier et il paraît qu'il en est ainsi en réalité. Pendant que D. Albéra, tout en marchant s'entretenait avec tous ces bons coopérateurs amis, je crus pouvoir prendre les devants, mais comme le gros de la troupe ne me rejoignait pas assez vite, je commençai à avoir quelques soupçons; je revins donc en arrière et j'appris que D. Albéra était de nouveau tombé, et malheureusement l'accident était cette fois plus sérieux. Projeté à terre, sa jambe gauche était restée sous le poitrail du cheval et le pied avait reçu un formidable coup. En quelques minutes l'enflure acquit de telles proportions que nous dûmes craindre une fracture; il fut contraint à un repos complet pendant trois jours. Les R. Pères Rédemptoristes voulurent le recevoir dans leur couvent et le soigner avec la plus exquise et la plus fraternelle charité. Que Dieu récompense non seulement ces bons Pères, mais aussi tous leurs confrères qui dans tant d'endroits des Républiques sud-américaines et si souvent nous ont témoigné tant de complaisance.

L'Œuvre de D. Bosco à Cuenca.

Dans cette ville de Cuenca l'Œuvre salésienne s'est vue imprimer le sceau que possèdent toutes les œuvres de Dieu. Lorsque les confrères furent dispersés en 1896, lors de la persécution d'Alfarès, l'école florissante d'Arts et Métiers passa en d'autres mains peu habituées à manier la jeunesse, les ateliers ne furent bientôt plus qu'un souvenir et l'établissement lui-même tomba en ruines. Il était pourtant nécessaire que nous ayons à Cuenca une résidence, ne fut-ce que pour avoir soin des Missions des Jivaros et pou-

* Voir Bulletin de juillet.

voir les soutenir. Don Rua comprit très bien cette pensée et il envoya de Turin la somme nécessaire pour acheter une petite et bien modeste maison où l'on put donner asile à une douzaine d'orphelins environ, et les confrères se partagèrent le soin de l'éducation de ces enfants et le ministère sacré dans l'église annexée du Saint-Cœur de Marie, dévotion si chère aux habitants de Cuenca. Cette ville, située à 2580 mètres d'altitude au dessus du niveau de la mer, compte plus de 30000 habitants; elle satisfait la vue du voyageur et jouit d'un climat relativement tempéré, malgré la hauteur. On n'y trouve aucun édifice d'un caractère vraiment architectural, mais les églises des Rédemptoristes et du Saint Sacrement sont très belles, Cuenca a donné le jour à quelques uns des plus célèbres littérateurs de la République de l'Équateur et mérite le nom de docte cité. On se souvient toujours de D. Calcagno, le premier supérieur des Maisons salésiennes de cette région, tant il savait gagner l'estime de tous, et on aperçoit sa photographie au milieu d'un groupe de jeunes Jivaros, accrochée dans la plus belle salle de chaque maison de la ville.

Nouveau départ — A Sigsig — Enthousiasme et danger.

Pendant son séjour à Cuenca Don Albéra reçut beaucoup de visites qu'il ne put rendre par suite du mal qu'il ressentait au pied, et le 11 juin, alors qu'il était à peine en état de monter à cheval, nous reprenions notre route vers la mission; notre intention était de gagner ce jour-là *Sigsig*, dernier centre de population avant de pénétrer dans la forêt, et située à 13 heures de marche. *Sigsig* est, on peut le dire, la paroisse de Marie Auxiliatrice. Quelle dévotion en effet ont les habitants pour cette bonne Mère, et c'est par milliers que l'on compte les inscrits dans l'Archiconfrérie de la Vierge! Que de colonnes érigées, que de petites chapelles bâties en son honneur! Don Mattana est le propagateur passionné de cette dévotion, et ses Missions fréquentes au milieu de ces populations sont vraiment fructueuses. Pour que nos lecteurs aient une idée de l'activité de ce cher confrère, qu'ils sachent que dans l'intervalle de huit mois Don Mattana a donné 39 missions dans diverses paroisses de la région,

et les indiens racontent que bien souvent on l'a vu passer la nuit entière au confessionnal.

A Sigsig on attendait le Visiteur des Salésiens avec une impatience que rien ne saurait traduire. 150 des principaux personnages de la ville, ayant à leur tête les membres du clergé, vinrent au devant de Don Albéra, et naturellement tous étaient à cheval. On peut dire que ce noble animal est dans cette région le compagnon inséparable de l'homme. Tous savent s'en servir et j'ai vu des bambins de quatre et cinq ans qui nullement effrayés enfourchaient d'eux-mêmes le cheval, et se mettaient à pleurer seulement parce que leur père les attachait à la selle, dans la crainte de les voir tomber; leur petit amour-propre en était offensé. Le hasard voulut que la veille même de notre arrivée à Sigsig une quinzaine de soldats s'y trouvassent aussi, par suite d'un malentendu, et que n'ayant aucune occupation, aucun service, ils se livrassent à la boisson. Quand notre approche fut signalée, la nuit s'était déjà faite; les maisons alors s'illuminèrent et les cris de : Vive les Salésiens retentirent partout. Les 150 chevaux de notre escorte furent épouvantés par ce bruit et se mirent à piétiner violemment. Nos braves soldats ne sachant pas ce qui se passait prirent ombrage de tout ce tapage et l'un d'entre eux eut la malheureuse idée de vouloir arrêter le cheval d'un colonel retraité. Celui-ci était un véritable colosse, et se jugeant offensé par cet acte il renversa à terre d'un formidable coup de poing le pauvre soldat qui tenait à peine sur les jambes. Ce furent alors des cris et des blasphèmes épouvantables qui ne firent qu'augmenter entre les soldats et la foule qui menaçait ceux-ci de leur faire un mauvais parti. D. Albéra ignore ce qui se passait. Quelqu'un recommanda le calme et la prudence et nous pûmes nous retirer. Tandis que nous étions au presbytère, nous entendîmes des coups de fusil et un cri strident, puis des mots contradictoires; nous avons appris plus tard que les nègres qui étaient en majorité parmi les quinze soldats, se voyant seuls, avaient commencé à décharger leurs fusils contre les maisons et les cases. Par bonheur il n'y eut pas à déplorer de victime, mais plusieurs portes furent perforées par les balles. Pendant cette même nuit, quelques délégués de Sigsig partirent pour Cuenca afin d'y faire leur rapport

au Général Andrade qui, après une sérieuse enquête, punit sévèrement ces soldats.

Quant à nous nous remerciâmes de tout notre cœur cette bonne population qui nous avait si bien accueilli, du pasteur au dernier des Indiens, et nous continuâmes notre route vers Gualaquiza. Désormais pendant trois jours rendus plus pénibles par une pluie continuelle nous ne devions plus rencontrer d'agglomération de peuple, mais seulement des *tambos*; nous ne devions plus voir de maisons, mais des *ranchos*.

et à baiser les mains du bon Père, ne voulant pas en croire leurs yeux et ne pouvant pas s'imaginer qu'ils avaient devant eux, avec eux, au milieu d'eux, qu'ils touchaient ce Don Albéra que plusieurs avaient connu à Turin.

Gualaquiza n'est pas autre chose qu'une étroite vallée formée par la réunion de deux petites rivières qui se rejoignent en une seule. Ce n'est pas même un village, mais un désert, ou mieux une forêt; à peine y aperçoit-on une dizaine de cases de blancs qui y vivent pendant quelques



Vue de la ville de Smyrne, prise des environs.

A Gualaquiza — Aspect de cette contrée.

Enfin nous voici donc parvenus à Gualaquiza après laquelle nous soupirions depuis si longtemps. Il fallait voir tous nos bons confrères, les yeux pleins de larmes et le sourire sur les lèvres, affaiblis par les privations mais joyeux, contents, se jeter dans les bras de Don Albéra et, oubliant qu'il était un Supérieur, l'embrasser et le traiter comme un père en s'écriant: *Vive le progrès dans l'Orient*. C'est qu'en effet pour eux cette bienfaisante visite marquait un grand pas en avant; depuis neuf ans que la Mission était fondée, jamais ils n'avaient vu un Supérieur, et dans l'excès de leur joie ils continuaient à crier

mois de l'année auprès des missionnaires. Quant aux habitations des Jivaros, on ne peut pas les apercevoir; il faut aller chercher leurs *choze* au milieu des bois comme on irait découvrir la tanière d'un lion, un nid d'oiseaux ou un navire perdu au fond des eaux agitées du Pacifique. Il n'en aurait pas une idée exacte, celui qui croirait rencontrer de grands centres de population chez les Jivaros; leurs *choze* ou habitations sont isolées les unes des autres et toujours à de grandes distances; on est exposé à marcher pendant trois, quatre et même dix kilomètres sans rencontrer la moindre case, à rester des semaines entières sans voir même l'ombre d'une personne vivante. Ce qui est encore pire, c'est qu'on en arrive à ne

pas s'y reconnaître, à ne pas savoir où l'on se trouve, ni d'où l'on vient, ni de quel côté on doit se diriger. Malheur au missionnaire si le guide infidèle vient à l'abandonner. ou à le trahir.

Le Vicariat Apostolique de Gualaquiza —

La maison de la Mission — Solennel
Te Deum.

C'est le 6 octobre 1888 que le digne Président de l'Équateur, docteur Antonio Flores, par un autographe plein de piété, d'amour pour les pauvres sauvages et de dévotion sincère à la chaire de Pierre, faisait connaître au T. S. Père que les représentants de la République, réunis en Congrès, avaient décrété de demander à l'autorité ecclésiastique compétente l'érection de quatre Vicariats Apostolique dans le Territoire-Est de la République. Le premier devait être celui de Napo, le second de Macas et Canelos, le troisième de Mendez et Gualaquiza, le quatrième enfin de Zamorra. Le Président sollicitait encore que les deux premiers fussent confiés comme par le passé aux Jésuites et aux Dominicains, le 3^e aux Salésiens et le 4^e aux Franciscains.

L'Immortel Pontife Léon XIII qui n'avait pas d'autre désir que d'étendre de plus en plus le règne de Jésus-Christ, adressait des éloges et des encouragements au chef du Gouvernement, le félicitant de sa juste décision et l'assurait qu'il prenait à cœur la proposition qui venait de lui être faite et que déjà il l'avait soumise à l'étude de personnes compétentes. Le 8 février 1893, la Secrétairerie de la Congrégation extraordinaire des Affaires ecclésiastiques publiait le décret d'érection du nouveau Vicariat Apostolique de Mendez et Gualaquiza et le faisait parvenir à notre vénéré Supérieur Général au jour même où l'on célébrait par toute la terre le Jubilé Épiscopal du Très Saint Père.

Gualaquiza est situé à 730 mètres au dessus du niveau de la mer et sur une colline dont le point culminant est occupé par la maison de notre Mission. Cette maison sera bientôt décrite. Au centre une petite, très petite chapelle ou plutôt un discret oratoire qui contient ce qui se trouve de précieux à la mission, et des deux côtés un bâtiment de bois aux murs crépits de terre. Celle-ci tombe bien souvent d'elle-même et

laisse voir d'énormes trous, mais personne n'en fait de cas, et chacun est content quand il a pu trouver un modeste coin où l'on soit à l'abri de la pluie. Il y a bien un certain nombre de fenêtres, mais il y manque les pièces de menuiserie. Il n'y aurait pas grand inconvénient à avoir tant d'air puisque pendant la nuit le thermomètre ne va jamais au dessous de 17 degrés, mais il y a les stryges ou vampires, ces vagabonds nocturnes, avides buveurs de sang qui profitent de la pauvreté de nos chers confrères pour leur sucer le sang pendant le sommeil, leur laissant ainsi une grande faiblesse et même souvent un fort malaise par suite de l'enflure qui résulte de la piqûre.

Nous entrons dans la maison de la Mission; c'est ici le terme de nos fatigues. Dans la chambre de D. Albéra, la plus belle assurément, nous voyons à la place d'honneur le portrait du Vicaire Apostolique de Mendez y Gualaquiza Mgr Costamagna. Les Jivaros le connaissent bien et ils savaient que seule une force majeure pouvait le retenir loin d'eux mais qu'il leur avait donné toute son affection. Nous nous dépouillons de notre habit de voyage, et après avoir arrangé notre soutane, nous allons nous prosterner aux pieds de Jésus pour lui offrir nos remerciements et chanter le *Te Deum* de la reconnaissance.

Et tandis que nos lèvres et notre cœur répétaient : *Salvum fac populum tuum, Domine*, voilà que se présentaient à notre esprit comme dans un cadre, ces milliers de malheureux sauvages qui vivent dans les forêts de Mendez et de Gualaquiza; nous réfléchissions à leur mœurs bizarres, à leur triste condition; nous pensions que depuis vingt siècles le sang de Notre Seigneur a coulé presque inutilement pour eux et qu'ils sont aussi du peuple de Dieu! Et ce Dieu puissant veut bien se servir des pauvres et faibles Salésiens pour être les instruments de salut de ces chères âmes! Et tandis que ces pensées et bien d'autres se succédaient rapidement à notre imagination, Notre Seigneur nous donnait sa Bénédiction.

(A suivre)



LE HUITIÈME CENTENAIRE

DU SANCTUAIRE

de Notre Dame de la Consolata

à Turin



Nos lecteurs nous en voudraient de ne pas les entretenir des fêtes grandioses qui se sont déroulées au mois de juin dernier dans l'un des sanctuaires, sinon le plus ancien, du moins l'un des plus vénérés de la cité de Turin.

La capitale du Piémont, toujours si remarquable dans les manifestations publiques de sa piété, a voulu que ces cérémonies fussent splendides. Ces solennités avaient lieu à l'occasion du huit-centième anniversaire de la fondation du Sanctuaire dit *della Consolata* ou de N. D. des Grâces, de la consécration de ce sanctuaire, nouvellement et artistiquement restauré, grâce à la générosité des Torinais et, on peut le dire, de tout le Piémont, et enfin du Couronnement de l'Image si antique de la Très-Sainte Vierge.

La France y était intéressée. C'est en effet un Français, connu sous le nom de l'aveugle de Briançon, qui, le 20 juin 1104, trouvait dans les ruines d'une chapelle l'image sainte, et recouvrait miraculeusement la vue au milieu de la foule.

Comme nous le disions plus haut, le sanctuaire de la Consolata est resté durant ces longs siècles l'un des lieux les plus fréquentés par la piété populaire. Il en est encore de même de nos jours et Turin a tenu à organiser des solennités extraordinaires pour célébrer cet imposant anniversaire.

S. Em. le Cardinal Richelmy avait, dès l'origine, invité à ses fêtes S. Em. le Cardinal Sarto, alors patriarche de Venise.

S. S. Pie X n'a pas voulu manquer à sa

promesse; mais ne pouvant la remplir en personne, il a choisi pour le représenter en qualité de légat, S. Em. le cardinal Vincent Vanutelli, cardinal-évêque de Palestrina, archiprêtre de Sainte-Marie Majeure.

Les fêtes s'ouvraient le 11 juin par la cérémonie de la consécration du splendide sanctuaire, cérémonie qu'accomplissait le cardinal-archevêque de Turin, et de ce jour au 18 ce ne furent que longues théories de pèlerins venant d'un peu toutes les parties de la Haute-Italie pour s'agenouiller aux pieds de la Madone et implorer ses faveurs.

Le samedi 18, en présence des É.É. CC. Svampa, Ferrari, Richelmy, Boschi et Calle-gari, de vingt-sept archevêques et évêques, et d'un immense concours de prêtres, de religieux et de fidèles, S. Em. le cardinal Vannutelli procédait au couronnement de la Vierge Consolatrice et imposait à l'Image miraculeuse le diadème, formé de pierres précieuses données par la reine Marguerite, les princesses de Savoie, et les dames de Turin. Comment traduire l'enthousiasme des heureux assistants et de tous les milliers et milliers de pèlerins qui attendaient impatiemment le moment de pouvoir pénétrer dans le sanctuaire et d'y vénérer la sainte Image.

La ville entière de Turin traduisait de nouveau le soir sa piété reconnaissante envers la Consolata sous la forme d'une brillante et générale illumination.

Et le lendemain elle faisait une nouvelle manifestation encore plus grandiose en assistant à la procession qui, au dire d'un vieux Torinais, dépassa tout ce qui s'était vu jusque là. Et certes, c'était un merveilleux spectacle que ce défilé au milieu d'une foule très re-

cueillie, des délégations de toutes les Associations pieuses des différentes villes du Piémont, précédées de leurs riches bannières; d'un immense clergé comprenant plusieurs centaines d'enfants de chœur, les élèves des Séminaires de différents diocèses, les membres des Congrégations religieuses, plus de 120 curés de paroisses, autant de chanoines, vingt-deux prélats, revêtus de la mitre et de la chape précieuse et entourés de leur maison épiscopale, six cardinaux dans tout le rayonnement de leur éblouissant vêtement de pourpre, enfin la Madone de la Consolata, traversant aux acclamations de sa bonne ville de Turin les rues et les places et répandant sur tous ses plus abondantes bénédictions!

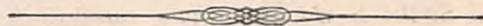
Comme on doit bien le penser, les Salésiens se sont associés à toutes ces solennités et y ont apporté leur concours le plus entier; c'est ainsi que la Maîtrise de l'Oratoire fut chargée du programme musical dans les cérémonies des 11, 18 et 20 juin et obtint un réel triomphe dans l'exécution du plain-chant grégorien; de son côté la musique instrumentale dans diverses circonstances et particulièrement pendant la procession solennelle fit entendre de brillants morceaux fort appréciés. Notons aussi que l'Harmonie du Patronage Saint-François de Sales exécuta au soir du Couronnement sur la place de la Consolata un magnifique concert vivement applaudi par les Cardinaux et une foule immense. Les éminents Princes de l'Eglise faisaient le tour des principales rues pour en admirer les décorations et les illuminations; ils voulurent monter sur l'estrade où se trouvaient les musiciens et tinrent à féliciter chaleureusement ceux-ci et leur habile chef. Le petit clergé, enfin qui comprend plus de 140 enfants, intervint à la procession.

L'Oratoire salésien a le droit de se réjouir car en ces jours heureux il a eu la bonne fortune de recevoir la visite de plusieurs grands personnages. Nous citerons celles des Cardinaux Ferrari, Svampa, Boschi, de Mgr Manacorda, etc., etc., mais nous devons avoir une mention toute spéciale pour celle de S. Em. le cardinal Vannutelli qui dans le journée du 19 voulut témoigner aux enfants de D. Bosco sa vénération pour leur Père et fondateur, sa profonde estime et son admiration pour l'Œuvre salésienne. Reçu aux accords de la musique instrumentale dans la cour intérieure par notre bien-aimé Supérieur Général, Don Rua, et les

membres du chapitre supérieur, il prit place sur une estrade élevée pour la circonstance. Le directeur de l'Oratoire le salua de quelques mots du cœur et lui offrit un modeste présent comme souvenir de son passage au milieu de nous. Le Représentant du Vicaire de J. C. daigna alors nous adresser plusieurs paroles vibrantes. Qu'on en juge d'après ce court passage: « Je sens, s'écria le Cardinal, que vous êtes heureux de me voir au milieu de vous et je vous remercie de votre accueil. Venir à Turin et ne pas penser à un nom grand, illustre entre tous et cher à quiconque conserve dans le cœur le sentiment de la charité chrétienne, est chose vraiment impossible. Et ce nom est le nom de Don Bosco! Oui, j'y ai pensé, j'y pense, et voilà pourquoi j'ai tenu à visiter la maison de Don Bosco. Lorsque je retournerai demain ou après-demain à Rome, je suis certain qu'une des premières demandes que me fera le Très-Saint Père sera celle-ci: « Êtes-vous allé voir la maison de Don Bosco? » Vous le voyez, mes bien chers amis, si je n'étais pas venu dans l'établissement de Don Bosco, au milieu de vous, le Saint-Père n'eut pas été content. » Le bon cardinal continua encore quelques minutes cet entretien écouté dans le plus profond recueillement et il le termina en nous donnant sa Bénédiction. Il ne voulut pas quitter l'Oratoire sans avoir visité l'humble petite chambre où mourut notre vénéré Père Don Bosco et sans avoir exprimé à Don Rua sa satisfaction, son bonheur pour tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Le Séminaire de nos Missions situé à Valsalice put lui aussi acclamer le Représentant du Souverain-Pontife ainsi que les Eminents Cardinaux Callegari et Svampa. Ce dernier voulut encore donner une preuve de la grande affection qu'il a pour l'œuvre en allant, malgré les nombreuses fatigues de ces jours de fêtes, visiter les établissements salésiens de Chieri.

Nous terminerons en disant que Briançon avait tenu à honneur d'être représenté aux solennités commémoratives de la Consolata et que les heureux délégués ne voulurent pas rentrer chez eux sans avoir auparavant prié dans le petit oratoire attenant à la cellule de Don Bosco, salué le Successeur de celui-ci et visité dans tous leurs détails les ateliers du Valdocco.





ÉQUATEUR

Monseigneur Costamagna à Gualaquiza.

(Relation de D. Aguilera, secrétaire de Sa Grandeur)

Quito, 2 février 1903.

BIEN CHER PÈRE DON RUA,

Vous avez appris, très vénéré Père, l'état très grave dans lequel s'était trouvé à Riobamba notre vaillant évêque, alors qu'il revenait de sa tournée pastorale à Gualaquiza. Vous devez vous imaginer combien furent grandes les craintes dans toutes les maisons salésiennes de l'inspectoriât qui en reçurent l'avis par Don Fusarini. Si Monseigneur avait retardé son retour à Riobamba d'un ou deux jours, c'en était fait de lui. On peut dire que toute la cité s'associa à notre peine et tout spécialement les membres du clergé séculier et régulier qui chaque jour venaient demander des nouvelles du cher malade. Plusieurs confrères nous arrivèrent aussi et entre autres Don Rocca qui avec le coadjuteur Fasciola et un enfant du nouvel oratoire de Quito ne craignirent pas une fatigue de six jours à cheval pour voir le Prélat; Il s'agissait, paraît-il, de la formation d'un cancer, mais grâce à Dieu et à Notre Dame Auxiliatrice, les dévoués et savants docteurs Cerrallos et Ormaza réussirent à conjurer le danger et purent au bout d'un mois remettre sur pied le bon évêque qui n'eut certes plus la même vaillance qu'auparavant et auquel les courses à cheval furent complètement interdites s'il voulait éviter de sérieux dangers. Mgr Costamagna trouva au milieu même des souffrances les plus atroces, un grand réconfort tant dans les délicates attentions des amis et des confrères que des élèves de l'Oratoire de Riobamba. Ces chers jeunes gens, ne se contentant pas de multiplier leurs visites près du Tabernacle de Jé-

sus-Hostie, avaient commencé à recueillir entre eux des souscriptions pour faire dire une Messe pour la guérison de Sa Grandeur. Les Supérieurs les assurèrent qu'il n'était nullement besoin de cela, que la Messe serait célébrée et qu'il leur fallait seulement songer à obtenir par leurs prières et leur bonne conduite la guérison de l'évêque. Toutes les communions faites dans la nuit de Noël furent offertes dans cette intention. Ces supplications furent agréables à Dieu, puisque le premier Janvier Mgr Costamagna put, à la grande joie de tout l'Oratoire, passer quelques instants au milieu de nous. Dès que cette heureuse nouvelle fut connue dans la ville, on vit accourir à l'Oratoire les principaux personnages venant offrir leurs sincères félicitations, et au premier rang le vénéré évêque de Riobamba, Mgr Andrade, les représentants du Chapitre, des Jésuites, des Rédemptoristes, etc. A tous, Mgr. Costamagna sut témoigner d'une façon délicate sa profonde reconnaissance.

Il y avait juste un mois que nous nous trouvions à Riobamba, et bien que, à dire vrai, Monseigneur ne fut pas complètement rétabli, il voulut se mettre en route vers Quito où nous parvîmes heureusement et d'où je vous envoie cette lettre. J'espère, bien vénéré Père, vous être agréable ainsi qu'à tous nos bons confrères et aux chers Coopérateurs de l'Œuvre Salésienne en vous faisant brièvement le récit du voyage fatigant au cours duquel Sa Grandeur tomba si gravement malade.

En 1903 — Un nouveau Sanctuaire à Marie Auxiliatrice — A Sigsig — Le Calvaire.

Je dois retourner beaucoup en arrière et reprendre mon récit à la date de Janvier 1903, lorsque Mgr Costamagna arrivait à Santiago (Chili) après son premier voyage à Gualaquiza. Son court séjour dans cette ville, son voyage à Lima, les magnifiques fêtes de mai et les quelques mois passés dans cette capitale ne permirent pas à Sa Grandeur de s'accorder le moindre repos. C'est qu'en effet partout où il passait, il acceptait toutes les invitations qui lui étaient faites

de prêcher, confesser, catéchiser et confirmer. S'il me fallait dire en quels endroits Mgr a prêché des Retraites ou fait des Conférences, je crois que je ne le pourrais pas; encore une fois il ne put pas se reposer un seul instant.

Le 1er novembre, il bénit et plaça solennellement la première pierre d'un nouveau sanctuaire érigé en l'honneur de Marie Auxiliatrice, dans la petite localité de S. Roch, située au sud-ouest de Cuenca, et le lendemain, en la fête de la Commémoration de tous les défunts, il repartit pour notre mission de Gualaquiza. Il y avait un an qu'il avait quitté ses chers confrères et ses bons « enfants de la forêt » et il semblait à Mgr qu'il s'était déjà écoulé presque une éternité.

Longeant les fleuves *Machàngara* et le *Cuenca*, nous arrivons au *Tagual* dont le cours est si majestueux. A plusieurs heures de là se trouve la paroisse de *Gualaceo*, résidence de D. Luigi Salazar, grand ami des Salésiens, et où nous reçûmes le plus touchant accueil. Il en fut de même à Sigsig où nous nous reposâmes tout un jour, si tant est appeler repos l'administration de la confirmation à un certain nombre d'enfants, les confessions presque continuelles et la bénédiction de la première pierre d'un nouveau Sanctuaire à Marie Auxiliatrice!

Nous continuons notre voyage et au bas de la colline sur laquelle est située Sigsig, nous franchissons la rivière du même nom et nous gravissons la côte du *Tuchil* où les indigènes restent tout surpris de notre arrivée. Il avait en effet plu à verse pendant toute la nuit, et ils n'avaient pas-cru que Monseigneur se mettrait en marche de si bon matin; aussi n'avaient-ils pas commencé les préparatifs de la réception qu'ils comptaient faire à leur bon évêque, que nous étions déjà au milieu d'eux. Un enfant reconnut Mgr Costamagna et il appela ses camarades qui s'empressèrent d'accourir et manifestèrent leurs regrets d'avoir été ainsi surpris, mais en promettant qu'ils prendraient leur revanche lorsque Sa Grandeur reviendrait de Gualaquiza, et c'est ce qui eut lieu en réalité. La population nous accompagna à environ trois milles de *Tuchil*, couvrant de fleurs la route ou les sentiers que nous suivions, et nous arrivâmes enfin à la limite du Vicariat de Gualaquiza, après avoir gravi la tortueuse chaîne du *Molon*. Là-haut, tout au sommet, se voit une grande croix de bois, et ce lieu s'appelle *El Calvario*: Le Calvaire. Nous y fûmes témoins d'une scène vraiment touchante et pleine de poésie. L'évêque des Jivaros se jeta au pied du bois sacré, et au milieu des cris des bêtes sauvages et du murmure assourdissant des eaux du fleuve, il s'écria: « Seigneur, cette croix sera mon refuge, comme elle est mon espérance. Elle s'élève sur les confins de mon pauvre Vica-

riat et je l'élèverai encore plus haut, et elle domptera l'indomptable orgueil de mes enfants. O Croix sainte, attire-les à toi et fais en sorte qu'ils dépouillent, l'ancien homme qu'ils ont conservé dans tous les siècles, depuis leur création. »

Pauvres et bons Jivaros! Puissent-ils enfin comprendre et écouter la voix de ceux qui leur veulent tant de bien!

Ce ne fut pas la distance ni la pluie, ni la chaleur qui nous causèrent le plus de fatigue dans ce voyage, mais les affreux chemins que nous dûmes suivre, comme par exemple dans la descente du *Rosaire* où il faut un courage presque surhumain pour ne pas revenir sur ses pas. Le *Rosaire* était un petit pays qui s'échelonnait au milieu de buissons grinpants et dont il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir. Sa destruction fut un terrible exemple de la justice divine: cette contrée s'était éloignée de Dieu et des pratiques de la religion, Dieu la châtia en lui envoyant la peste, et il n'y eut qu'un seul habitant qui échappa au fléau; il ne reste plus en cet endroit qu'une seule cabane pour indiquer aux voyageurs où s'élevait autrefois *El Rosario*. De l'autre côté au contraire se trouvent et se développent de jour en jour deux petits villages nommés *Aguacata* et *S. José*! c'est qu'ici tous ont été étonnés et frappés du sort encouru par *El Rosario*; ils se sont laissés instruire par les Salésiens des saintes vérités et ils forment actuellement une communauté semblable à celle des premiers chrétiens. A peine eurent-ils connaissance de l'arrivée de leur pasteur qu'ils accoururent près de lui pour entendre les suaves paroles et s'approcher des Sacrements. Tous voulurent recevoir de ses mains la sainte Communion. « Satan, leur disait Monseigneur, a remporté ici même des victoires et si vous ne voulez pas être ses victimes rappelez-vous qu'il y a une main qui écrit tout, un œil qui voit tout, une oreille qui entend tout; la main, l'œil, l'oreille du Seigneur! »

Il y avait déjà six jours que nous étions partis de Cuenca et nous poussions nos montures; la pensée et le désir de revoir ses chers fils donnait à Monseigneur une activité extraordinaire. On ne nous attendait que le lendemain, mais craignant toutefois que nous n'ayons de l'avance, tous étaient restés dans leurs cases, prêts à venir à notre rencontre au premier signal. Ils ne s'étaient pas trompés. Le confrère Michel Avila fut le premier à nous apercevoir, il avertit tous les autres et aussitôt Salésiens et Jivaros de tout quitter et d'accourir vers Monseigneur à qui ils souhaitent la bienvenue. C'était le 8 novembre un peu après midi.

On apercevait sur la façade de l'église de la Mission le portrait du Vicaire Apostolique en-

touré de faisceaux de drapeaux de différentes nations, et un peu plus haut celui du Pontife Romain. A droite de l'autel on avait placé le trône épiscopal, recouvert de misérable percaline, tout auprès se voyait le bâton pastoral en bois doré; c'était là l'hommage de la forêt à son Pasteur. Avec quel enthousiasme, à peine entrés dans l'église, nous chantâmes l'hymne de la reconnaissance!

Il faut admirer le zèle vraiment apostolique du Père François, de D. Cadena et du jeune clerc De Maria qui s'efforcent de marcher sur ses traces, comme aussi ce qui s'est déjà relativement accompli ici, malgré le caractère des indiens. Je dis *relativement*, car vous savez, bien aimé Père, que le plus terrible obstacle que nous rencontrons à la conversion de ces sauvages est la vengeance. ou *vendetta*. Un Européen ne peut pas se faire une idée de la tyrannie absolue qu'exerce la vengeance sur l'esprit et le cœur de ces pauvres Jivaros! Elle est pour eux une vertu ou plutôt, et pour mieux dire, c'est un poison qu'ils sucent avec le lait, et la première parole qu'ils entendent et apprennent de leur mère, est désormais le guide de toutes leurs actions, la compagnie de leur vie entière; c'est le testament de leur père mourant. Ils jurent et crient vengeance avant même que les restes de celui-ci ne soient ensevelis dans la tombe! L'année dernière, la visite de Monseigneur se termina par la Confession et la Communion de quelques Jivaros plus instruits et mieux préparés, à qui on suggéra de formuler le bon propos de ne plus se laisser aller à la vengeance. Hélas! ils retombèrent bientôt dans leurs tristes excès!

(A suivre).

CÔLOMBIE

Deux lettres de D. Evasio Babagliati

La Commission
des lazarets départementaux.

I.

Bogotá, 29 février 1904.

Comme vous le savez, je m'embarquais à Gênes le 1er janvier de cette année sur le vapeur *Veloce*, et le 13 février à 6 heures du soir je débarquais à Bogotá, après 44 jours de voyage. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que je recevais cette note officielle que je vous traduis littéralement.

Très Révérend Don Evasio Rabagliati,

J'ai l'honneur de vous prévenir qu'en vertu d'un décret du 22 février cour ant, vous avez été nommé Président de la Commission chargé de choisir et de déterminer dans chacune des provinces de la République l'endroit où devront s'élever les différents lazarets.

Que Dieu vous ait en sa sainte garde

Le ministre de l'intérieur

ESTEBAN SARAMILLO.

Sur ces entrefaites les préparatifs ont été bien vite faits et demain, premier mars, si tous les membres de la Commission sont prêts, nous commencerons ce grand voyage dont nous ne pouvons pas prévoir le terme. Cela ne m'empêchera pas cependant de faire prochainement une courte apparition aux lazarets d'Agua de Dios et de Contractacion pour y donner une petite mission à ces chers lépreux et par là même faire du bien à leurs âmes s'il ne m'est pas possible de leur en faire à leurs corps.

La Commission nommée par le Gouvernement est composée de quatre membres, dont un médecin et moi nommés à Bogotá même par le Gouvernement National, puis un médecin désigné par chacun des gouvernements provinciaux et le Ministre local d'Instruction Publique de chaque province. Ce choix me confirme dans l'idée qu'enfin le Gouvernement s'est absolument convaincu de la gravité du mal et est décidé à y porter remède, d'autant plus qu'il y est pour ainsi dire contraint par la loi que le Congrès a voté l'an dernier. Le délai de temps que cette loi fixe pour la construction de ces lazarets provinciaux est de quatre années pour tous, sauf pour celui de Santander qui sera de six années. Réussirons-nous? Dieu seul le sait. Je vous tiendrai au courant de tout, vous écrivant aussi souvent que je le pourrai.

Je sais que l'on travaille fébrilement dans les chantiers du lazaret de Medellin afin de m'y faire une agréable surprise quand je m'y rendrai. J'ajoute pour votre tranquillité, bien cher Père, que loin de partir seul, je suis au contraire bien accompagné, et il est très probable que les excellents évêques de la Colombie m'accorderont sur ma demande un prêtre comme compagnon; de la sorte j'aurai toujours à mes côtés le médecin du corps et le médecin de l'âme.

Je vous prie, aujourd'hui surtout plus que jamais, à la veille de ce long voyage, de ne pas

m'oublier dans vos prières et de me recommander aussi à celles des bons confrères et des chers Coopérateurs et Coopératrices.

Bénissez-moi, cher Père, et croyez-moi

Votre affectionné *in Domino*

Don EVASIO RABAGLIATI

II.

De la province de Boyaca.

Tecuja (Boyaca) 17 mars 1904.

Très Vénéré Père,

Je suis depuis 15 jours à Tecujà, capitale de la province de Boyaca, où m'a envoyé le Gouvernement de Bogotà comme membre de la Commission des Lazarets. L'évêque a bien voulu mettre à ma disposition un excellent chanoine de sa cathédrale, et connaissant admirablement bien le terrain que nous sommes chargés d'étudier. La Commission a pu facilement et heureusement accomplir sa mission dans ce district. C'est dans un lieu charmant qui réunit toutes les conditions de climat, de température, d'eau potable, dans le voisinage d'une grande agglomération de population, ce qui n'est pas à dédaigner pour qui connaît les besoins d'un lazaret, c'est, dis-je, dans ce lieu que l'on a projeté d'élever celui de Boyaca. Il ne reste plus qu'à acquérir à beaux deniers le terrain et à commencer les travaux, puisque les plans ont été entièrement approuvés par le Gouvernement. Ce sont ceux-là mêmes que je vous ai montrés, bien cher Père, lors de mon récent passage à Turin.

J'espère, si Dieu nous aide, que dans deux mois, lorsque je reviendrai de Santander ou j'ai l'intention de m'arrêter après avoir visité Agua de Dios, nous pourrons bénir et placer la première pierre de ce nouvel hôpital. D'ici là, on va s'occuper d'y transporter les matériaux. Cette province de Boyaca est après celle de Santander dont elle est limitrophe, la province qui compte le plus grand nombre de lépreux de toute la Colombie. Les autorités locales n'en font aucun mystère et elles n'ont bien simplement avoué quand je leur demandais le nombre probable des lépreux afin de combiner les proportions du nouveau lazaret, qu'au bas mot il pouvait y en avoir dix mille, et même jusqu'à 15.000. Quel chiffre épouvantable, surtout si l'on apprend que cette province ne compte que quatre cent mille habitants; ce qui revient à dire que déjà le quart ou le cinquième de la po-

pulation est atteint de l'affreuse contagion, et je ne parle pas de ceux qui y ont des prédispositions et dont le nombre, à mon avis est aussi grand!

Une nation d'Europe qui aurait dans son sein un tel nombre de lépreux, même sur une population de 30 ou 40 millions d'habitants, n'aurait aucun repos avant d'avoir extirpé complètement ce chancre qui la ronge, mais ici il en va parfois tout autrement; toutes les préoccupations sont réservées à la politique; tout autre souci est de peu d'importance en comparaison de la politique; c'est, une vraie manie, une maladie véritable, pour ne pas dire une folie, que je ne parviendrai jamais à m'expliquer.

Un exemple entre mille. Les événements encore tout récents qui se sont passés à Panama, ont fait couler des flots d'encre et d'éloquence parmi les Colombiens irrités contre l'acte accompli par une nation voisine, et tout cela, pourquoi? Parce qu'il s'agissait de la perte d'une petite langue de terre appartenant à la nation. Voici que cette même nation est menacée, et très sérieusement, de ruine complète par suite de la lèpre monstrueuse qui la dévore lentement, et sauf quelques rares exceptions, personne ne s'en préoccupe. C'est un vrai mystère que ce fait! Il est heureux que du dernier Congrès soit sortie la loi préservatrice!.....

Il s'agit maintenant d'en venir à son exécution, et c'est à cela que je m'emploie de toutes mes forces. J'ai le ferme espoir que durant cette année je pourrai visiter toute la République et que l'on ouvrira les travaux dans tous les districts se conformant ainsi à ce que la loi a prescrit. Ce soir il doit se donner dans cette ville même une fête musicale-littéraire au bénéfice de la caisse de la banque des lépreux. Cette banque de Boyaca a été fondée uniquement dans le but de réunir les capitaux nécessaires à l'érection de l'hôpital. Dès demain je retournerai de bonne heure à Bogotà où je ne ferai que passer car j'ai hâte de me trouver au lazaret d'Agua de Dios où m'attendent douze cents pauvres malades pour les préparer à la Communion pascale par quelques jours de retraite.

Si j'ai quelques instants libres, j'en profiterai pour vous indiquer comment tout se sera passé dans ce lieu de la douleur et des larmes.

Bénissez-moi, cher Père, et croyez-moi toujours

Votre très affectionné fils in Xto.

Don EVASIO RABAGLIATI

24 juin.

La fête du bon Père à Turin

Nous sommes enfin à la date impatientement attendue et si chère à tous les cœurs salésiens, nous sommes au 23 juin, veille de la Saint Jean-Baptiste. Nos aimés Coopérateurs savent que Don Bosco s'appelaient Jean; ils savent aussi que Don Bosco n'est pas mort pour ses enfants; il leur a laissé un autre lui-même en qui il revit et qui le supplée sur la terre, et D. Rua qui a reçu sur les fonts baptismaux le prénom de Michel n'a pas voulu changer le jour de fête. Voilà comment saint Jean Baptiste est et restera longtemps encore, nous l'espérons, le patron de notre bon Père! Et voilà pourquoi aussi les deux cris: Vive D. Bosco! Vive D. Rua, témoignage de la filiale affection des Salésiens, sont et seront toujours inséparablement unis! Ce n'est pas la fête de D. Rua, ce n'est pas la fête de D. Bosco: c'est la fête de notre bon Père!

Il est 7 heures 45. Tout est prêt, la salle du théâtre, transformée en salon de réception, est magnifiquement parée; au milieu sont les différents cadeaux offerts par les uns et les autres, cadeaux des pauvres et des riches, des Coopérateurs et des Anciens Élèves, des Sœurs de Marie Auxiliatrice et des Salésiens, etc. La salle se remplit, tous les yeux brillent d'attente. « Le voici! » entend-on répéter. La musique instrumentale exécute une marche brillante, et la foule s'agite; le bruit des applaudissements couvre le son des instruments, même les plus sonores. Don Rua entre, souriant comme toujours; son regard parcourt la salle, il s'élève jusqu'à la dernière galerie; il a tout vu; ses fils sont là, joyeux, contents, il est heureux. Il est accompagné cette année de S. Gr. Mgr Ribeiro Vieira de Castro, évêque de Meliapour, dans les Indes, qui revient de son voyage *ad linina Apostolorum*. Le distingué prélat est descendu pour quelques jours à l'Oratoire du Valdocco, et, nous l'apprenons au cours de la séance académique, il espère bien n'en repartir qu'avec la promesse formelle que des Salésiens le rejoindront bientôt dans les vastes régions que la Divine Providence a confiées à son zèle apostolique. Les membres du Chapitre Supérieur entourent le Père, ainsi que plusieurs

confrères parmi lesquels nous remarquons D. Marrenco, Procureur général de la Pieuse Société Salésienne à Rome et D. Milanesio, le vaillant missionnaire des Pampas, dont nos lecteurs connaissent et apprécient les intéressantes relations. D. Rua jette un coup d'œil sur la petite exposition des objets qui lui sont offerts et se dirige vers le fauteuil qui lui a été préparé. La musique cesse, le silence se fait et D. J. B. Lemoyne, le poète de la fête comme il est l'historiographe de la Congrégation, s'avance. Chaque année il ouvre la séance par son hymne de circonstance que la musique ensuite se charge de faire ressortir et graver dans les cœurs.

C'est ensuite Don Marchisio qui d'une voix claire bien qu'émue, offre au bon Père les vœux de l'Oratoire du Valdocco dont il est le directeur et il énumère ensuite la longue liste des cadeaux ainsi que des généreux donateurs. C'est D. Pavia qui présente les souhaits de ses nombreux Patronnés, et il le fait sous cette forme humoristique qui lui est propre et dans ce langage poétique qu'il sait si bien manier. Puis c'est le défilé de tous les enfants du Père: écoliers, artisans, heureux de vivre sous le même toit; puis les représentants des chers absents de Valsalice et de Foglizzo, d'Ivrea et de Lombriasco, de San Benigno, de Lanzo et des Écoles apostoliques du Martinetto. Tous reproduisent à qui mieux mieux et en prose et en poésie les sentiments d'amour et de reconnaissance qui chantent au fond de leur cœur. De temps en temps la musique instrumentale fait entendre quelques unes de ses belles symphonies, et la maîtrise nous tient sous le charme d'un *Salve Regina*, savamment harmonisé et plein de piété. Ce morceau remarquable est l'œuvre d'une insigne Coopératrice. Enfin, car tout a un terme, le Père prend à son tour la parole; il remercie ses enfants, ses Coopérateurs, ses Fils en religion, et il le fait avec une telle humilité qu'on dirait qu'il n'est plus rien, que tout se fait sans lui et qu'il n'a qu'à bénir, qu'à encourager.

La nuit a passé rapidement, et de grand matin l'Oratoire a revêtu sa parure des grandes solennités, tout le monde est en fête! Que de nombreuses et ferventes communions aux Messes de 5 h 12 et de 7 heures! Comme elles réjouissent vivement le cœur du bon Père! Voici 9 h. 12! Le joyeux carillon chante ses plus beaux airs et convoque les fidèles à la grand'messe solennelle. Cependant à la porte d'entrée de l'Oratoire le mouvement se fait plus grand; c'est l'heure de

la réunion des Anciens, et bientôt ils défilent dans les cours, précédés de la Musique instrumentale qui les conduit à la salle du théâtre. Que leur nombre est grand! et comme entre eux tous ils caractérisent bien les différentes époques de l'Oratoire. Il y a de jeunes figures, mais il y a aussi beaucoup de têtes blanches, de longues barbes et de vieilles moustaches; quelques uns même ont recours à une troisième jambe qui soutient les deux autres: c'est qu'il est déjà loin le temps de leur jeunesse! Qu'importe! leur cœur ne vieillit point; il ne connaît pas les rides; un cœur reconnaissant se s'est jamais flétri.

Pendant l'attente forcée occasionnée par leurs petits frères qui ont aperçu le Père, l'assaillent de tous côtés et tentent de l'accaparer entièrement, eux, les Anciens, renouent connaissance et tâchent de se souvenir les uns des autres, car plusieurs ne se sont pas revus depuis de longues années. Il n'est pas besoin de cela pour D. Rua; il les a bien vite reconnus, il les appelle par leur nom, que dis-je, par leur prénom; il leur raconte des faits, des épisodes, il leur cite des détails depuis longtemps oubliés, qui datent des jours de Don Bosco et qui reviennent à leur mémoire. Et ils l'entourent et ils se pressent autour de lui comme au bon vieux temps. Encore une fois ce n'est pas Don Rua, ce n'est pas Don Bosco, c'est le Père toujours aimant, toujours aimé! L'un d'entre eux, M. Borgogno, se fait l'interprète de tous pour exprimer au vénéré Supérieur les souhaits de fête de l'Association amicale des Anciens, et il lui présente comme faible témoignage de la reconnaissance commune deux magnifiques porte-lumières qui seront placés aux deux côtés de l'autel de Marie Auxiliatrice et sur lesquels brûleront les cierges offerts par la piété et l'amour.

La journée se passe comme s'écoule toute journée de fête. Un délicieux concert vient agréablement compléter un dîner qui pour cette fois seulement s'est élevé au dessus des traditions de modestie bien connues dans toutes les maisons salésiennes. Les vêpres sont chantées très solennellement et à leur issue nous avons le bonheur d'entendre sur saint Jean Baptiste un éloquent panégyrique prononcé par une voix très sympathique; la Bénédiction solennelle du T. S. Sacrement clôt toutes les cérémonies religieuses.

Le soir nous ramène comme la veille dans la salle du théâtre. Hier les vœux et les souhaits de fête s'étaient adressés au successeur ou plutôt au continuateur de Don Bosco. Aujourd'hui,

c'est Don Bosco lui-même qu'on fête, qu'on rappelle, qu'on commémore. Sans doute il y a peut-être à craindre qu'on ne répète les mêmes choses dites et redites des centaines de fois déjà, qu'on ne nous serve, pardon de l'expression, du réchauffé? Pas du tout, et nous constatons bientôt par l'élégant programme qui nous est distribué, que la variété a su se glisser dans l'ensemble et lui donner comme une forme neuve. Que ne puis-je rapporter ici les admirables paroles de l'avocat Scala, glorifiant Don Bosco et assurant que d'ici peu d'années la cité de Turin s'honorera en élevant une statue à ce bienfaiteur de la jeunesse pauvre et abandonnée! Et le superbe discours par lequel Don Carmagnola nous montrait Don Bosco réalisant son rêve dans l'œuvre si importante des apprentis chrétiens! Et les sublimes vers du vieux poète salésien, D. Francesia, en l'honneur de Saint Michel. Ce sont là comme autant de tableaux où l'on voit revivre notre vénéré Fondateur. Et de fait l'habile metteur en scène qu'est dans ces circonstances D. Minguzzi, s'en est inspiré pour faire passer sous nos yeux ravis en même temps qu'éblouis par de magnifiques projections, de ravissants tableaux vivants rappelant que l'Archange Saint Michel guide les milliers et les milliers d'enfants élevés dans les Oratoires Salésiens, qu'il les sauve des multiples dangers d'ici-bas, qu'il les conduit enfin à Notre Seigneur. Des vivats prolongés, des *bis* à n'en plus finir prouvèrent combien ces tableaux si parfaitement réussis avaient fait impression sur toute l'assistance qui reconnaissait sous la figure de l'Archange et Don Bosco et son successeur Don Rua. Ce dernier se lève à son tour, il commente en quelques mots les merveilles qui ont charmé et la vue et l'oreille et surtout le cœur, et comme précisément quelques instants auparavant le bon Père venait de recevoir de S. S. Pie X un télégramme transmettant la Bénédiction Apostolique, il invite toute l'assistance à s'incliner sous la main de l'Évêque de Meliapour qui va lui-même être l'interprète du Souverain-Pontife. Et les fêtes se terminent aux cris retentissants et multipliés de: Vive S. Jean! vive S. Michel! vive Pie X!

Que Dieu conserve encore longtemps aux Salésiens le digne successeur de leur premier Père!





LE CULTE DE * * * * *

MARIE AUXILIATRICE

TURIN. — Les fêtes de notre bonne Mère se terminaient le 25 mai par la Messe célébrée pour tous les membres défunts de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice. Mgr Gamba voulut bien encore officier pontificalement et à l'issue du Saint-Sacrifice il adressa une courte allocution aux élèves réunis dans le Sanctuaire. Il évoqua les années déjà lointaines où jeune enfant il se trouvait lui aussi sur les mêmes bancs, répétant les mêmes prières, les mêmes cantiques devant le tableau béni de la Vierge Auxiliatrice et quels souvenirs cela lui rappelait. Il profita de la circonstance pour leur redire les paroles que Don Bosco adressait toujours à ceux qui les avaient précédé : « Aimez, aimez Marie ! » et pour les engager à les prononcer souvent et souvent. Et Marie Auxiliatrice du haut de son cadre tout illuminé semblait sourire aux touchantes paroles de l'illustre pasteur de l'Église de Biella, son dévot serviteur.

— Il existe encore un autre souvenir de toutes ces solennités, et ce souvenir de la foi et de la reconnaissance c'est celui que la piété généreuse des pèlerins a voulu établir à demeure devant l'autel de l'Auxiliatrice par l'installation et l'entretien de *douze* lampes qui brûleront constamment devant la sainte image.

— Le 9 juin dernier ramenait en même temps que l'anniversaire de la naissance de notre bien-aimé Supérieur Général Don Rua, la consécration du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice en 1868. Fête toute intime de piété pour l'Oratoire.

GÈNES a tenu à donner la plus grande splendeur à la fête de Marie Auxiliatrice. Les offices du jour furent célébrés dans la basilique de Saint Cyr avec le concours de la *Schola Cantorum* de l'Oratoire Saint-Vincent de Paul de Sampierdarena, et la conférence annuelle faite par Don Zerollo sur ce thème que l'aide constant de Marie Auxiliatrice dans les œuvres de D. Bosco démontre grandement que ces œuvres sont providentielles, intéressa vivement les nombreux Coopérateurs qui y assistèrent.

— Les mêmes bonnes nouvelles nous parviennent de Vérone, Novare, Chieri, Schio, Bova-Marina, Cagliari, Mantoue, etc.

SMYRNE. — Nous extrayons d'une lettre d'un de nos plus dévoués Coopérateurs quelques détails sur la fête et le développement du culte de Marie Auxiliatrice en cette ville.

« La fête de la Madone de Don Bosco a été comme l'année dernière précédée d'une neuvaine préparatoire à laquelle assistaient tous les soirs plus de quatre cents personnes. Elle fut prêchée par le vénéré curé de la Métropole, toujours soucieux de répandre de plus en plus la dévotion à l'Auxiliatrice des Chrétiens. La solennité du 24 mai fut encore plus imposante que l'année passée, car depuis l'érection canonique de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice, le nombre des associés n'a fait qu'augmenter et au jour fixé l'église était remplie tant aux Messes du matin qu'à la Messe solennelle de dix heures. Rarement on a vu tant de monde s'approcher de la Sainte-Table!.....

« Que dire de la magnifique cérémonie du soir. Longtemps avant l'heure des vêpres fixées à cinq heures et demie, la vaste cathédrale était comble. Le chœur était occupé par les chanoines, les prêtres séculiers et les représentants de tous les ordres religieux résidant dans la ville. Tous voulaient glorifier la Madone de Don Bosco couronnée l'an dernier par l'immortel Léon XIII. Le discours de circonstance fut prononcé en langue française par un Capucin, le Père Polycarpe Bonnal, originaire de Smyrne même et fort estimé de tous ses concitoyens. Aussitôt après l'éloquent sermon, la longue procession déroula ses rangs à travers la nef centrale de la Métropole, les cours et le jardin qui entourent l'église et rentra dans le plus grand ordre pour recevoir la Bénédiction du T. S. Sacrement.

« Gloire à Marie Auxiliatrice et fasse cette bonne Mère que nous puissions bientôt parvenir à une franche et sincère réconciliation avec nos frères les dissidents des diverses Églises et alors

faire à la Mère de Dieu une procession triomphale à travers les rues et les places de la ville de Smyrne. Aidez-nous de vos prières pour que

ce vœu obtienne son accomplissement le plus complet et le plus prompt! »

Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice



VIERGE très sainte, Sainte Marie, Mère de Dieu, par les mérites de votre glorieuse Assomption et par l'amour de votre très doux Fils, par qui vous avez été élevée au Ciel, donnez-moi la force contre mes ennemis et faites que j'aie part à la vie éternelle. Vous êtes heureuse, ô Marie, Vierge sacrée et très digne de toutes louanges, parce que le Christ, notre Dieu, le vrai Soleil de justice est sorti de vous. Élevée comme le cèdre du Liban, comme le cyprès sur la montagne de Sion, vous répandez l'odeur du cinnamome et du baume, vous exhalez les parfums de la myrrhe; placée au dessus des chœurs des Anges, pleine de joie et de gloire pour toujours, Reine des Cieux, aidez tous ceux qui vous proclament Souveraine et qui, dans une humble prière, invoquent votre sainte nom.

(SAINT PIERRE DAMIEN).

C'était au mois de novembre 1895, j'étais en pension depuis deux ans dans une maison d'éducation tenue par les Frères des Écoles Chrétiennes. Malheureusement comme beaucoup de jeunes gens de mon âge (j'avais alors près de 17 ans), j'étais bien loin de marcher dans le sentier de la vertu. Cependant je pourrais dire qu'au milieu de mes égarements j'avais conservé une certaine dévotion à l'égard de la Très-Sainte Vierge, dévotion que j'avais contractée sur les genoux de ma pieuse mère.

C'était une coutume générale dans le pensionnat où j'étais que les élèves payassent leur cotisation, tous les ans, pour l'œuvre de la Propagation de la Foi. Or en cette année 1895, le cher Frère, content sans doute de l'empressement avec lequel plusieurs élèves avaient payé les cinquante deux sous demandés, leur distribua des images. Parmi celles que le Frère me donna à choisir il s'en trouvait une de Notre Dame Auxiliatrice; je la choisis sans hésiter. La suite montrera que la Providence elle-même dirigeait mon choix. Pour le moment je mis l'image dans un cahier et bientôt je n'y pensais plus.

Plusieurs jours après je me servais du

même cahier pour apprendre une leçon de poésie française et machinalement, tout en répétant ma leçon, je feuilletais les pages. Mes yeux s'arrêtèrent tout à coup sur l'image de la Vierge; je fus remué jusqu'au fond de l'âme. Notre Dame Auxiliatrice semblait me regarder et dans son regard je lisais le reproche et l'amour. Impossible de dire comme j'étais ému intérieurement, car à l'extérieur rien ne trahit mon trouble, et mes voisins de classe ne se doutaient de rien. La Vierge persistait à me regarder, et, moi, je ne pouvais plus en détacher mes yeux. Je n'y tins plus, et me gourmandant moi-même: « Hé! quoi! me dis-je, Marie te regarde avec tant de bonté, et tu continuerais à l'offenser, elle et son divin Fils? Non, il n'en sera plus ainsi; désormais c'est fini! » Et la Vierge m'avait si profondément touché le cœur que ce fut en effet fini. Je rompis aussitôt avec toutes mes mauvaises habitudes, et mon changement de vie fut si radical que mes condisciples qui s'en aperçurent bientôt furent intrigués de ce qui avait pu faire de moi en si peu de temps « une bonne sœur », comme ils disaient.

Impossible de dire le bonheur et la joie que

je goûtais durant les semaines qui suivirent. La pensée de la Vierge bénie ne me quittait plus un seul instant; son nom revenait constamment sur mes lèvres et je répétais fréquem-

tais dans l'amitié de Dieu et je jouissais de mon bonheur.

La Très Sainte Vierge ne fait pas à moitié ce qu'elle fait. Mes idées sur la vie avaient bien changé en quelques semaines; je n'avais plus qu'une pensée, tout faire pour assurer le salut de mon âme. Je connaissais par expérience ma propre faiblesse, je savais combien j'étais exposé en restant dans le monde et je ne voyais que deux moyens de me sauver, la mort ou la vie religieuse. Je me mis donc à prier Marie de m'obtenir l'une ou l'autre de ces deux grâces. Ce que j'ai raconté plus haut se passait, comme je l'ai déjà dit, en novembre 1895. Or à la fin de Janvier 1896 j'entendis l'appel de Dieu qui fortement et suavement disposait mon cœur à tout quitter pour le suivre. C'est vous dire que Marie m'avait pleinement exaucé.

Pendant quelque temps je pensais entrer à la Trappe, puis, diverses circonstances survenant, je me décidai pour l'ordre de Saint Benoît.

Le 5 mai, il y a eu cinq ans que j'ai fait les vœux: j'approche de la prêtrise et vous pouvez juger combien je serais heureux de la recevoir en cette année consacrée à la Vierge Immaculée et de pouvoir célébrer la sainte Messe en son honneur le 8 décembre prochain.

Voilà simplement racontée l'histoire de ma conversion et de ma vocation religieuse. Je serais un ingrat si j'hésitais le moindre instant à l'attribuer à Notre Dame Auxiliatrice.

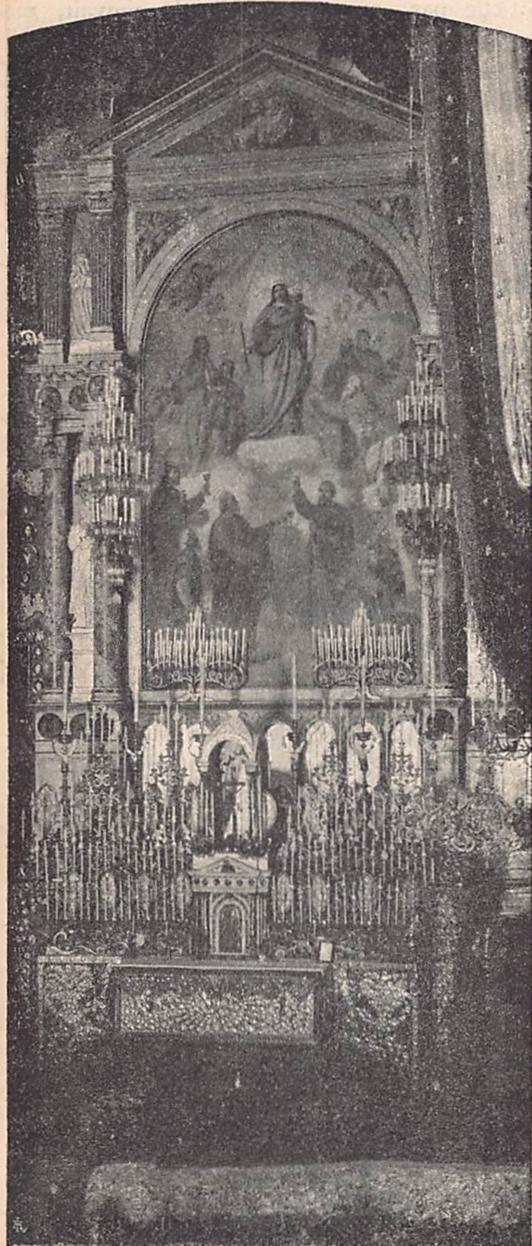
Plusieurs de ceux qui liront ces lignes seront peut-être tentés de sourire et de crier à l'illusion, au rêve. Ceux qui connaissent les âmes ne jugeront pas ainsi. Ils savent trop que pour qu'un jeune homme change radicalement de conduite du jour au lendemain, rompe avec de mauvaises habitudes et surtout persévère dans ses bonnes résolutions, il est nécessaire que Dieu par un miracle de sa grâce lui change le cœur et le soutienne.

Ce miracle de grâce Dieu l'a opéré pour moi par Marie Auxiliatrice. Qu'il en soit éternellement béni!

J'ai eu le bonheur de conserver pendant plusieurs années l'image, cause de ma conversion. Je l'ai, hélas! perdue, dans les déménagements que nous avons dû faire pour venir en exil. J'ai pu heureusement m'en procurer un fac-simile.

Un enfant de Marie.

Angleterre, 8 mai 1904.



Sanctuaire de Turin. L'autel de Marie Auxiliatrice pendant les fêtes du mois de mai.

ment cette courte mais belle prière si connue: « O ma Souveraine! O ma mère! Souvenez-vous que je vous appartiens; gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété! » J'avais eu soin de purifier ma conscience par une sincère confession. Je me sen-

* *

Je vous envoie ci-inclus la somme de 40 francs en remerciement d'une grâce accordée par Marie Auxiliatrice.

M^{lles} J. S.

Venloo (Hollande), 4 mai 1904.

* *

Je suis heureuse de vous envoyer la somme de cinq francs en l'honneur de la Très-Sainte Vierge pour la remercier d'une grâce obtenue; j'eus recours à Marie pour me tirer d'une difficulté qui n'était que trop réelle, et sa protection s'est encore fait depuis sentir sur moi. Gloire à Marie Auxiliatrice; ayons recours à Elle dans nos moments les plus critiques; nous ne la prions jamais en vain.

L. C.

Armentières, 16 mai 1904.

* *

Dans les premiers jours d'octobre 1903, je perdis subitement la voix. Je n'y fis guère attention pendant deux mois, mais cependant sur les instances qu'on me fit, je me présentai à un spécialiste qui déclara qu'il s'agissait d'une forte angine. Il me prescrivit des gargarismes et des pulvérisations qui furent complètement inutiles, et au mois de décembre, bien loin de ressentir la plus petite amélioration, je constatai que la voix devenait de plus en plus faible; je ne parvenais plus à me faire entendre. Je vins donc à Turin pour consulter un seconde spécialiste, et celui-ci constata une paralysie complète des cordes vocales. Il essaya alors de la cure électrique intérieure et extérieure qu'il continua pendant tout un mois. Hélas! aucun changement ne survint. Très étonné et ne pouvant pas s'expliquer ce cas, le docteur me conseilla de rentrer chez moi. J'y allai mais je fus bientôt de retour à Turin où je me présentai au médecin qui m'avait déjà traité et qui me proposa de recommencer la cure par l'électricité. Ce fut encore inutile. J'avais perdu toute espérance et l'on peut s'imaginer quel était l'état de découragement dans lequel je me trouvais! J'envisageais tristement l'avenir et je voyais le moment où je serais obligé de déposer le saint habit ecclésiastique, car que peut un prêtre sans la voix? Encore une fois tout était fini pour moi qui

aurais été si heureux de me consacrer au service des autels. La Madone qui m'avait déjà et tant de fois consolé et réconforté m'avait-elle donc complètement abandonné? Ne voulait-elle pas, car certes, elle le pouvait, me guérir de mon aphonie? Ce fut alors qu'un nouveau rayon d'espérance entra dans mon âme et je fis le vœu de commencer une Neuvaine à Marie Auxiliatrice et de publier la grâce de ma guérison dans les colonnes du *Bulletin* si Elle m'était accordée; je priai et j'attendis. Chez moi aussi se faisait en même temps une autre neuvaine de prières. Il y avait déjà six mois que j'étais totalement privé de la voix, et nous étions à l'aube du jour anniversaire où eut lieu le solennel Couronnement de la Madone de Don Bosco. Dans le chœur du Sanctuaire, Don Rua et plusieurs autres Supérieurs de notre Pieuse Société entouraient Mgr. Bertagna qui allait procéder à la bénédiction et à l'érection d'une pierre commémorative en souvenir du Couronnement. A l'issue de cette courte cérémonie, Don Marchisio, directeur de l'Oratoire, lut l'inscription placée sur la pierre et entonna le gracieux cantique si connu: *Nous sommes les enfants de Marie*. Je me trouvais aussi dans le chœur, et plein de confiance je priais Marie Auxiliatrice de toutes mes forces. Et voilà que l'espoir devient de la réalité; tout d'un coup je me sens poussé par je ne sais quelle force mystérieuse à ouvrir la bouche et à prononcer quelques paroles. La voix m'était revenue, claire, limpide, forte, et au milieu de larmes de joie et d'émotion je m'unis à tous les assistants et je chante les louanges de Celle qui vient en ma faveur de montrer sa toute-puissance. Le miracle était complet; ce même jour le médecin qui m'avait soigné constatait ma guérison subite, et depuis ce heureux moment je n'ai ressenti aucun mal, aucune fatigue. Merci, ô puissante, ô chère Notre Dame Auxiliatrice, et faites que ma reconnaissance soit égale à l'immense faveur que vous m'avez accordée.

J. M. S. clerc salésien.

Turin, 20 juin 1904.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

VERVIERS (Belgique). — Un quarantième anniversaire. — C'est sous ce titre que le *Nouvelliste* de Verviers du 23-24 mai rapporte les fêtes qui ont eu lieu à l'Oratoire Salésien de cette ville pour célébrer le 40^{me} anniversaire de la fondation de la Société des Jeunes Ouvriers, dont les Fils de Don Bosco ont pris la direction depuis quatre ans.

« Le vétéran de nos cercles ouvriers, celui qui a pour titre « Société des Jeunes Ouvriers » a fêté pendant les deux journées de la Pentecôte le 40^{me} anniversaire de sa fondation

Tous les membres se trouvaient réunis le dimanche matin à la Messe de communion, et à 10 heures ils assistaient en corps à la grand-messe chantée par Don Scaloni, supérieur des Salésiens, dans la grande salle du local transformée en chapelle pour la circonstance. La cérémonie fut rehaussée par une splendide exécution de la messe de Balthazar Florence par la Section chorale sous la direction de M. Jean Neveux, et une allocution de circonstance fut prononcée par l'abbé Renaux.

Aussitôt après eut lieu l'assemblée générale de tous les Sociétaires. Au bureau avaient pris place : M. Armand Simonis, président des fêtes du 40^{me} anniversaire, ayant à ses côtés M. Pierre Limbourg, président, Don Scaloni, inspecteur des Maisons salésiennes ; l'abbé Cosson, directeur de la maison de Verviers ; Alfred Simonis, sénateur ; abbé Renaux ; Mathieu Navaux, président des Vétéranes, et les membres du Comité.

Un excellent discours d'ouverture fut prononcé par M. Armand Simonis. Après avoir rappelé la fondation de la Société des Jeunes Ouvriers, il y a quarante ans, il parla des fêtes organisées à l'occasion de l'anniversaire et remercia vivement Don Scaloni, l'abbé Renaux, la section chorale et tous ceux qui assuraient la réussite du programme par leurs encouragements et leur concours. Il rendit un hommage éclatant aux fondateurs du Cercle, particulièrement à M. Limbourg, puis il salua un des premiers inscrits dans les rangs de la jeunesse groupés par celui-ci, M. L. Blochouse, et il fit applaudir ces vaillants. L'orateur rappela la transformation apportée dans l'organisation du Cercle, l'arrivée des disciples de Don Bosco, de l'abbé Cosson, dont les efforts ont été constants depuis pour faire prospérer l'Œuvre. Répondez à ces efforts, dit-il, montrez-vous de véritables chrétiens sans peur et sans reproche. M. Armand Simonis fait ensuite admirablement ressortir le but et le rôle des patronages ; il termine en invitant les membres

du Cercle à resserrer chaque jour davantage les liens d'amitié qui les unissent et à travailler avec une même ardeur à la prospérité de la Société des Jeunes Ouvriers.

M. l'abbé Cosson prend à son tour la parole et fait surtout ressortir trois dates qui font époque dans la vie du Cercle : celle de sa fondation, le 7 mars 1864, celle de la fondation du Cercle des Vétéranes et enfin celle de l'arrivée des Salésiens. Il adresse en passant un respectueux et reconnaissant hommage à la Société de St. Vincent de Paul, mère de tous nos patronages, et insiste à son tour sur le rôle et le but de ceux-ci. Il constate avec bonheur que l'œuvre qu'il a été appelé à diriger est visiblement protégée par la patronne des Salésiens, Notre Dame Auxiliatrice, et fait des vœux pour que le Cercle prospère encore davantage, s'il est possible. Parlant de son arrivée au Cercle, l'abbé Cosson fait ressortir qu'il n'eut pas besoin d'innover, mais qu'il lui suffit de suivre les traditions ; il termine en disant que si la moisson fut abondante, c'est que Dieu protégea l'œuvre entreprise et il le supplie de lui continuer la protection toute spéciale qu'il lui accorda pendant 40 années.

M. Mathieu Navaux, président du Cercle des Vétéranes, s'adressant à M. Limbourg lui apporte un tribut d'hommage et de gratitude pour les services qu'il a rendus au Cercle pendant les 40 années de son existence, et au milieu des acclamations et des bravos enthousiastes il lui offre un magnifique cadre artistique renfermant les photographies des principaux membres et anciens membres des Jeunes Ouvriers. Il remet également un bouquet à M. L. Blochouse, le seul fondateur faisant encore partie de la Société.

M. Limbourg dit toute sa surprise de cette manifestation inattendue pour lui et remercie ses chers amis des témoignages d'estime et de reconnaissance qu'ils viennent de lui donner. Il fait en quelques traits rapides l'histoire de sa vocation à l'enseignement qui le poussa non seulement à enseigner aux enfants à lire et à écrire, mais à leur inculquer des principes solides et à les conduire dans le chemin du devoir. Ce fut l'apostolat de sa vie entière. Il n'avait jamais songé à faire de la politique, mais le jour où il vit que les sentiments chrétiens de ses braves amis les ouvriers étaient menacés, il se jeta à corps perdu dans la bataille pour les défendre. L'orateur parle ensuite de Don Bosco et dit que l'arrivée de ses disciples à Verviers fut pour lui le couronnement de son œuvre. Il est convaincu que

l'entreprise de sa vie entière est aujourd'hui en d'excellentes mains, que ses fruits vont se multiplier et qu'elle fera plus de bien encore que par le passé. Il félicite ensuite M. l'abbé Cosson à l'occasion de sa fête patronale, et plusieurs petits garçons du Patronage viennent complimenter à leur tour le dévoué directeur et lui offrir des cadeaux.

Don Scaloni, Supérieur des Salésiens prononce alors quelques paroles et donne rendez-vous à tous les Jeunes Ouvriers pour le cinquantenaire de la Société.

M. Armand Simonis donne enfin lecture de différents télégrammes de félicitations et lève la séance.

Le soir un joyeux banquet réunissait 125 convives au local du Cercle, et le lundi la journée se passait au milieu des réjouissances les plus variées et les plus attrayantes. Signalons notamment la séance musicale et littéraire qui clôtura les fêtes et réussit à souhait. Malgré le beau temps, la salle fut archicomble pour assister à la belle exécution par plus de cent exécutants de l'opéra de Méhul *Joseph* et de l'*Athalie* de Mendelssohn. La représentation du *Fils de Ganelon*, adaptation de *La Fille de Roland*, de H. Bornier, fut non moins remarquable et cela ne nous étonne nullement de la part d'une Société qui depuis longtemps a fait ses preuves et a su émerveiller par ses résultats non seulement ses concitoyens, mais aussi les étrangers qui ont été à même d'en juger.

AVIGLIANA. — Deux premières Messes. — Le 28 mai, deux de nos chers compatriotes MM. Brousselle et Auffray qui avaient reçu le matin même l'onction sacerdotale, se rendaient au Noviciat français d'Avigliana où ils devaient le lendemain célébrer leur première Messe. Nous laissons la plume à l'un des heureux témoins de ces touchantes solennités.

« Je raconterai le moins possible ; je me contenterai de dire l'impression qui se dégage.

« Il y avait d'abord les deux nouveaux prêtres, puis le Maître des Novices et deux prêtres de Turin, les novices français et enfin les quelques confrères italiens qui donnent à leurs frères exilés une si cordiale hospitalité. Mais tous n'étaient qu'un. On ne savait pas d'où la joie partait, parce que chacun y coopérait activement pour sa part. Aucun égoïsme, aucun de ces acteurs qui se chantent d'abord à eux-mêmes ce qu'ils chantent aux autres : tout allait aux nouveaux élus de Dieu, et ils s'oubliaient eux-mêmes pour nous faire part du bonheur qui les enivrait. Au dessus de tout et en tout, la présence de Dieu s'affirmait très nettement, et c'est là qu'il faut chercher la source de la joie qui rayonnait autour de nous.

« Du matin jusqu'au soir l'enthousiasme alla en augmentant, et je parle pas d'un enthousiasme d'imagination et de sensibilité, mais d'un enthousiasme d'âme. — Aux deux Messes, on éprouva une sorte

de souffrance : l'émotion intérieure avait de la peine à se contenir, et d'autres part, on comprenait très bien que rien ne pouvait rendre les brûlantes délices dont le cœur était possédé. Les deux nouveaux prêtres étaient accablés et courbés sous le poids de la paix qui fondait sur eux ; leur voix tremblait. Après l'auguste sacrifice la parole mourait sur leurs lèvres, et c'est à peine s'ils purent élever la main, tracer le signe de la Croix et prononcer la formule de la bénédiction sur les assistants trop émus eux-mêmes. Non, personne ne sait, à moins d'avoir passé par là, ce qu'on éprouve à pareil moment.

« À midi des agapes vraiment fraternelles réunissaient la communauté toute entière à une table commune. La gaité la plus franche ne cessa de régner pendant tout le repas qui fut suivi de plusieurs toasts aussi heureux et aimables que chaleureux. Disons pourtant que les rires n'étaient qu'à la surface, et certes, les larmes de paix auraient coulé si la modestie ne les avait endiguées. Comme l'on se sentait en famille !

« Ce furent ensuite les Vêpres chantées par M. Brousselle, et la Bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, donnée par M. Auffray.

« Vers 6 heures avait lieu une petite séance littéraire-musicale en l'honneur des deux nouveaux prêtres. Les chants de fête se succèdent, les compliments font entendre leurs phrases sonores et stylées, mais non toutefois dépourvues de saveur et de vérité ; des poésies, italiennes et françaises, viennent même tour à tour charmer nos oreilles. Qu'il me soit permis d'en reproduire ici une prise au hasard ! Oh ! ce n'est qu'un rien, une bluette, échappée à la plume d'un ancien élève de la maison où M. Auffray a fait ses premières armes. Voici ce sonnet dans toute sa fraîcheur printanière :

Fin de Mai !

Mai, le sourire au front, jette sur la nature
Son manteau de satin brodé par le printemps,
Sous le souffle du vent des vagues de verdure
Ondulent lentement dans les paisibles champs.

Mai bientôt va finir, et sa menotte rose
Pour nous dire au revoir prend des charmes nouveaux,
L'oiseau qui hier encore était triste et morose
Unit ses doux concerts aux chansons des ruisseaux.

Et la cloche argentine, aux échos des montagnes
Renvoie allégrement l'hosanna des campagnes,
Et toute la nature a le regard en haut.

Vers Dieu qui dans ce jours, au divin Sacrifice,
D'un digne frère aîné nous gardait les prémices :
Ministre du Seigneur, au saint lieu « Memento ! ».

« La séance se termine sur quelques paroles de reconnaissance et de remerciement que les deux jeunes prêtres adressèrent à l'assistance et dans lesquelles ils firent passer tout leur cœur de salésien, de prêtre et d'apôtre éducateur.

« Et cependant une fête si mémorable ne pouvait pas finir d'une manière ordinaire ; aussi, après le

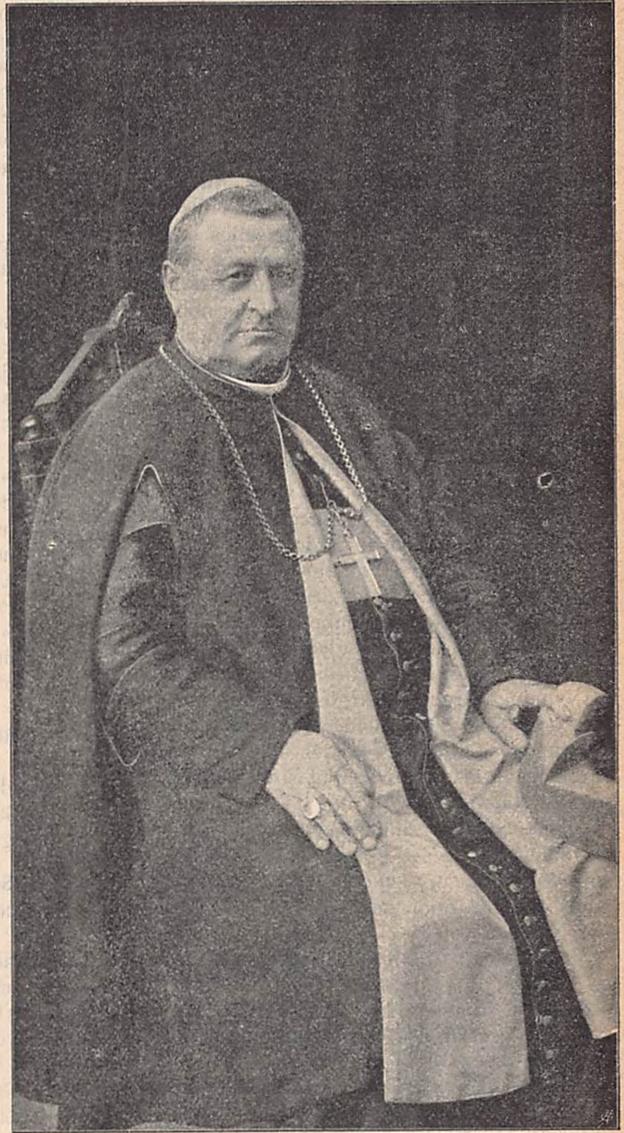
souper, une magnifique procession aux flambeaux s'organise à travers les corridors, les cours, les jardins du Noviciat. A un certain endroit l'officiant bénit une statuette de Notre Dame de Lourdes placée dans un immense rosier tout en fleurs. Le défilé reprend au chant des hymnes, des litanies et de cantiques français et se dirige par une pente très douce, bordée de noisetiers, vers le bord du lac. Pas un souffle de vent ne vient rider cette immense nappe d'eau, mais les multiples lumières qui viennent s'y refléter, semblent y faire surgir des globes de flammes.

« Après une courte station pendant laquelle un des nouveaux prêtres dit les difficultés qu'il avait rencontrées avant de parvenir au sacerdoce et comment Marie Auxiliatrice l'avait quasi miraculeusement délivré de toutes les entraves mises à son projet. la procession remonte dans la cour intérieure et se groupe autour de la statue de N. D. du Cloître. C'est là que Don Santié ne songeant pas aux fatigues qu'il a pu éprouver durant cette journée, prononce le petit mot du soir, traditionnel aux Maisons salésiennes: La Sainte Vierge est avant tout notre Mère, notre Reine, et nous devons être non pas ses enfants nous contentant de quelques maigres pratiques de piété, mais les imitateurs zélés de ses vertus et les apôtres ardents de son amour ».

BUÉNOS-AYRES. — Le nouvel Archevêque de Sébaste. — Ce que nous aurions fait si le vénérable Mgr Cagliero s'était trouvé à l'Oratoire de Turin lorsque y parvint la nouvelle de sa nomination au Siège Archiépiscope de Sébaste, nos chers confrères et les enfants des divers établissements de BuénosAyres l'ont accompli dans leur affection filiale et leur louable reconnaissance.

« Celui qui se serait trouvé le premier mai à l'Oratoire Pie IX d'Almagro aurait été le témoin d'un spectacle bien étonnant, mais aussi très réconfortant. Il y aurait vu autour de Mgr Cagliero présidant la frugale table salésienne, Son Exc. l'Internonce Apostolique, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Buénos-Ayres, Mgr Romero, l'ancien Président de la République, le docteur Uriburu et un certain nombre de notabilités civiles et ecclésiastiques. Il y aurait aussi aperçu des députations de nos chers Coopérateurs et d'anciens élèves, tous les enfants de l'Oratoire d'Almagro ainsi que quelques élèves de chacune des autres maisons salésiennes. Pour

la circonstance on avait transformé la vaste cour intérieure en une magnifique salle, splendidement pavaisée et décorée et pouvant facilement contenir les mille convives qui s'y trouvèrent réunis. Après le repas les invités se rendirent dans la salle du théâtre où devait avoir lieu une académie littéraire



Monsieur Cagliero, récemment nommé Archevêque de Sébaste.

et musicale. Ce fut Son Exc. l'Internonce Apostolique qui prit le premier la parole en ces termes :

« Après avoir notifié verbalement à Votre Grandeur l'acte de haute bienveillance de Notre Très Saint Père le Pape Pie X, il me reste à vous donner notification officielle par la lecture de ce télégramme que j'ai reçu il y a peu de jours.

Rome, 18 avril 1904.

À Mgr Sibatucci, Internonce.

Si Sainteté a daigné élever Mgr Cagliero au Siège Archiépiscope de Sébaste et je prie Votre Excellence de faire part à l'illustre Prélat de cette haute marque de particulière bienveillance de Si Sainteté.

Secrét. Card. MERRY DEL VAL.

« Et maintenant, Monseigneur, permettez-moi de me réjouir avec Votre Grandeur et d'ajouter que la nouvelle de cette nomination bien méritée m'a produit une satisfaction égale à celle que j'aurais ressentie si j'en avais été moi-même l'objet.

« Dans la milice de l'Église, Votre Grandeur est déjà un vétéran : les campagnes que vous avez faites pour conduire les âmes à Notre Seigneur Jésus-Christ sont nombreuses et elles ont été particulièrement difficiles ; la providence de Dieu vous a assisté, et il appartenait en ce moment au nouveau Vicaire du Christ de vous encourager non seulement par la parole, mais encore par les faits, et c'est là la signification de la haute distinction qu'il vous accorde aujourd'hui.

« Continuez donc, ô vaillant chef, à soutenir les combats du Christ et de son épouse la sainte Église, car en ces jours plus que jamais ils sont nombreux et plus terribles.

« Il y a une autre signification dans l'honneur que vous fait le Pontife Suprême ; c'est qu'en effet en honorant Votre Grandeur, Pie X a voulu également donner une preuve de sa paternelle affection envers la Société Salésienne si bien méritante, et dont vous êtes une des gloires.

« Ce qu'ont fait les Salésiens en cette République est connu de tous. L'Argentine, nation cultivée et très hospitalière le considère d'un œil reconnaissant et toutes les autorités civiles et ecclésiastiques assurent ceux-ci de leur appui sincère et de leur protection constante.

« Que Dieu continue de vous combler ainsi que les Salésiens de ses grâces et de ses faveurs. Je le supplie d'exaucer ces vœux et de tout cœur je vous bénis tous au nom de Notre T. S. Père le Pape Pie X ».

Monseigneur Cagliero très vivement ému répondit en exaltant la grande bonté du Saint Père qui se reflétait si parfaitement dans la douce amabilité de son représentant et il déposa aux pieds de D. Bosco et de la Pieuse Société Salésienne le nouvel honneur qui venait d'être conféré à sa personne.

Nous présentons à Mgr Cagliero, le premier missionnaire de Don Bosco qui a su rendre si célèbre et si vénéré en Amérique le nom Salésien, nos sincères et bien humbles félicitations.

— Monseigneur Cagliero chez le Président de la République Argentine. — Lors de son élévation au Siège Archiépiscope de Sébaste, Mgr Cagliero s'empressa de faire visite à l'excellent Président Roca de qui il reçut l'accueil le plus sympathique. Sa Grandeur était accompagnée de Don J. Vespignani, Inspecteur des Maisons Salésiennes de l'Argentine et ce dernier veut bien nous envoyer ces quelques détails : « A peine Monseigneur était-il entré que le Président se hâta d'aller vers lui et l'embrassa en l'appelant

mon ami. Il s'excusa de ne pas lui avoir écrit, car il était occupé à la rédaction du Message qu'il devait prononcer le premier mai à l'ouverture du Congrès, puis il lui rappela les voyages, les nombreuses fondations qu'il a vues lui-même avec tant de bonheur, se souvenant qu'en 1879 il n'y avait que désert et barbarie. À ce moment il voulut raconter à deux messieurs qui venaient d'entrer dans son cabinet et auxquels il présenta Monseigneur en l'appelant *le Civilisateur du Sud* un songe qu'il avait eu en 1880 et qu'il avait déjà rapporté à Sa Grandeur : « Il me semblait, dit le Président Roca, me trouver dans le palais du Congrès National et y voir entrer les Députés et les Sénateurs. J'en aperçus plusieurs qui entraient couverts de peaux de bêtes et qui m'indiquaient ainsi qu'ils venaient de contrées très froides. Très étonné je demandai à ceux qui étaient auprès de moi quels étaient ces hommes, et l'on me répondit : Ce sont les députés de Santa-Cruz et de la Terre de Feu. « Hé ! quoi ! dis-je, n'est-ce pas là le désert avec toute sa barbarie ? — Non, non, me fut-il répondu, tout est déjà civilisé !... » Et alors le Président montrant à ses hôtes Mgr Cagliero, leur dit : *Aquí está el civilizador de la Patagonia*, c'est lui le civilisateur de la Patagonie ! ».

« Le Président nous félicita ensuite des progrès faits dans la construction de l'Oratoire San Carlos ; il nous entretint de la nouvelle église dont il a voulu être le parrain, il s'informa de la partie qui était déjà finie, la crypte et il nous promit de nous faire une visite.

« Mgr Cagliero se rendit également près du docteur Gonzalès, ministre de l'Intérieur, qui le reçut aussi amicalement et s'entretint longtemps avec lui.

— Ne quittons pas Buénos-Ayres sans faire connaître que le 17 mai au jour même de l'anniversaire du Couronnement de Marie Auxiliatrice, il fut procédé dans la crypte du nouveau temple de S. Carlo à la bénédiction et à l'inauguration d'un splendide orgue liturgique.

SAINTE MARIE DU CATEL (Guernesey). — Conférence aux Coopérateurs Salésiens. — Le 24 mai, jour de Notre Dame Auxiliatrice, le directeur de la Maison salésienne de Guernesey réunissait dans la chapelle des Filles de la Charité à Saint-Brieuc, les Coopérateurs de cette ville et de la région. Après la célébration de la Sainte Messe, M. le directeur fit à son sympathique auditoire la narration des événements qui s'étaient succédés depuis la dernière réunion, alors que la crainte envahissait les cœurs et qu'on tremblait pour l'Œuvre salésienne bretonne dont l'avenir semblait compromis.

La Providence n'a pas voulu que l'Œuvre périt complètement. Elle vit encore, non plus en Bretagne, mais assez près cependant de la Bretagne pour pouvoir conserver avec ses bienfaiteurs les mêmes relations qu'autrefois, pour recevoir les enfants abandonnés, pour prendre et diriger vers la carrière religieuse ou sacerdotale les nombreuses vocations qui germent toujours sur cette terre dont la seule richesse est sa foi solide. De plus, l'Œuvre, dans son milieu, s'occupera aussi des chers émigrants bretons qui retrouveront à l'Oratoire salésien leur

église et leurs prêtres et pourront ainsi rester fidèles à Dieu et à la pratique de la religion.

M. le Directeur a recommandé aux Coopérateurs l'union dans la prière, la confiance en la protection de Notre Dame Auxiliatrice et du vénéré Fondateur de l'Œuvre salésienne Don Bosco, les assurant que moyennant cela et un travail persévérant leur œuvre bien-aimée ne périra pas.

Une quête fut faite à la suite de la Conférence, où l'obole du pauvre se mêla aux dons du riche, aumônes également précieuses aux yeux de Dieu.

Merci à nos chers Coopérateurs Briochins pour leur sincère attachement à notre Œuvre et pour le dévouement qu'ils ont bien voulu promettre de nous continuer.



CHAPITRE XXXV (Suite).

— Oh! non; pas celui-ci. A la vérité il ne nous aide pas mais il ne cherche pas à nous causer le moindre ennui; il nous laisse même une certaine liberté d'agir et nous demande même notre concours contre les protestants anglais.

— Oh! oh!

— Certainement. Sachez que sur la rive droite du Paraguay il s'est établi des Protestants anglais qui y ont d'importantes factoreries et font une grande propagande pour répandre leur hérésie et autre chose. Or le Gouvernement ne tient pas à s'éveiller un beau matin province anglaise et c'est pour combattre cette influence qui lui serait néfaste, que d'accord avec le Saint-Siège il a établi une fondation salésienne dans ces parages.

— Ainsi donc le travail ne vous manque pas.

— Non, non, il ne manque pas, pas plus que ne manqueraient les ouvriers. Ce sont les ressources qui font défaut; si nous n'avions pas à lutter quotidiennement contre ce manque de ressources, nous pourrions faire plus, beaucoup plus. Voyez plutôt, m'ajoutait le vaillant apôtre, je laisse à l'Oratoire six confrères qui depuis plus d'un an me supplient

de les emmener en Amérique. Dieu sait que je le ferais de grand cœur, mais cela m'est impossible car mes ressources ne me le permettent pas. Mettons notre confiance entière dans la Madone qui sait bien que nous travaillons pour Elle.

« Et disant cela, Sa Grandeur se leva et me reconduisit jusqu'à la porte. Pour moi j'aurais voulu quitter l'habit du journaliste pour revêtir celui du missionnaire et donner à Mgr Lasagna autant de compagnons qu'il en trouve autour de lui. »

La Solennité de Pâques tombait le deux Avril. Ce jour-là dans le sanctuaire de Marie Auxiliatrice revêtu de sa plus belle parure des fêtes une foule immense assistait à la grand'messe pontificale, chantée par le second évêque salésien. Dans l'après-midi, après les vêpres solennelles, Mgr Lasagna montait en chaire et au cours d'une éloquente et très touchante conférence, parlait du bien déjà fait par les missionnaires salésiens et de celui plus grand qu'il restait encore à faire. Sur ces entrefaites, venait prendre place dans le chœur Mgr l'archevêque de Turin qui, malgré les offices pontificaux de la Métropole avait tenu à dire un dernier adieu à son Collègue Missionnaire et à s'unir à lui pour prier Marie Ausiliatrice de lui accorder un heureux voyage et des fruits abondants dans ses dures missions. Ce même soir, Mgr Lasagna et ses compagnons se rendaient à Gênes, accompagnés des vœux de tous et s'embarquaient sur le grand vapeur *Victoria* qui prenait aussitôt le mer.

Vingt-et-un jours de paisible navigation conduisaient les voyageurs à Montevideo. Mgr, en voyant du pont du navire les coupoles et les tours de cette ville qu'il considérait comme sa seconde patrie et à laquelle il avait déjà consacré presque dix-sept années de sa vie, songeait au grand nombre d'enfants, de frères et de confrères, d'amis et de bienfaiteurs qu'il comptait déjà là et il se réjouissait de la joie que tous allaient éprouver en le voyant de retour, et portant les vêtements épiscopaux. C'est qu'en effet ce bon peuple, au cœur généreux, à l'âme pieuse, au langage imagé et quasi poétique, l'attendait avec une fébrile impatience, désireux de lui témoigner son intense affection.

A peine la *Victoria* avait-elle jeté l'ancre que déjà les directeurs des Oratoires salésiens de l'Uruguay et du Brésil, accompagnés d'une députation des Anciens élèves et de la Jeunesse Catholique étaient auprès du Prélat, sollicitant sa première bénédiction. Le port était couvert d'une immense multitude de personnes de toute classe et de toute condition; semblable au flux et au reflux de la mer elle allait, venait, se poussait et se repoussait, tâchant de s'approcher de plus près de l'Évêque, de lui baiser l'anneau pastoral et de lui présenter ses hommages, et partout ce n'étaient que des vivats, des cris de joie, des applaudissements prolongés. C'est au milieu de cet enthousiasme très spontané et si émouvant que Monseigneur Lasagna put, mais avec beaucoup de peine, parvenir au principal Oratoire de Montevideo.

La réception qui lui fut faite à Villa Colon fut encore plus grandiose, vraiment triomphale. A la station du chemin de fer se trouvaient l'évêque auxiliaire de Montevideo, Mgr Isaa, représentant de Mgr Soler alors en tournée pastorale, toutes les autorités ecclésiastiques et civiles, deux compagnies de soldats et une grande affluence de Coopérateurs salésiens. Tous les élèves des Oratoires s'y étaient aussi rendus, précédés de leurs musiques respectives. Sur tout le parcours on ne voyait qu'arcs de triomphe magnifiquement décorés, splendides tentures, étendards et drapeaux aux couleurs les plus riches. Le cortège eut beaucoup de difficulté à atteindre l'église de S. Rosa où fut chanté un *Te Deum* d'actions de grâces. Cette cérémonie religieuse très solennelle, les agapes et la séance musicale et littéraire qui suivirent, réussirent à tel point que D. Costamagna qui y assistait assura que jamais la République de l'Uruguay n'avait eu l'occasion de pareilles fêtes.

Ce que l'on admira surtout, ce fut que Mgr Lasagna, au milieu de toutes ces démonstrations de

vénération, de reconnaissance et d'affection, conservait cette simplicité, cette bonté affable que l'on estimait et aimait tant en lui. « Le caractère épiscopal, nous écrivait-on à cette époque, a ajouté une certaine dignité à sa personne, à son aspect si jeune, mais l'homme intérieur restait ce qu'il avait été, avec ce grand cœur aux aspirations les plus élevées. Aussi, nous, ses amis, nous éprouvions un véritable orgueil de cet accroissement d'honneur qui certainement l'élevait au dessus de la multitude, mais qui n'apportait aucune modification dans ses pensées comme dans ses affections. »

Nous en avons encore une preuve dans une lettre que nous envoyait D. Ambroise Turriccia, qui était alors directeur de l'Oratoire de Villa-Colon. Après s'être vu pendant plusieurs jours entouré de tout ce que cette ville comptait de personnages illustres et honorables qui le comblaient à l'envi d'honneurs et de louanges, Mgr Lasagna se souvenant des paroles de l'Apôtre: *Gracis et Barbaris debitor sum; je me dois à tous*, voulut, nous dit D. Turiccia, que je l'accompagne dans un quartier habité par de pauvres ouvriers et ensuite à une *estancia* d'Indiens. Ceux-ci, connaissant leur misère, n'avaient ni pu ni voulu prendre part aux fêtes solennelles qui venaient d'avoir lieu; ils étaient restés enfermés dans leurs misérables cabanes et c'est à peine si de loin ils avaient osé jeter un regard et tenté de voir leur évêque. Mgr se rendit au milieu d'eux, adressa à chacun une parole consolante et affectueuse, il s'intéressa à leurs travaux, à leurs souffrances, il sema dans leur cœur quelques pensées de religion et de piété et il les laissa sous le charme de sa paternelle bonté. C'est qu'en effet le nouvel évêque s'entretenait également avec le savant comme avec l'ignorant, avec le grand comme avec le petit, avec les riches comme avec les pauvres et pour tous il avait la même charité.

Nous nous hâtons d'ajouter à tous ces précieux témoignages que la Consécration épiscopale développa merveilleusement en Mgr Lasagna les inestimables vertus qu'il avait acquises. Le Saint-Chrême et les lumières que l'Esprit Saint répandit dans l'évêque en lui conférant la plénitude du sacerdoce, mirent dans son cœur un amour encore plus profond pour la sainte Eglise Catholique et son chef suprême le Pontife Romain. Du jour où il fut sacré, il semble qu'il ne put plus parler ou écrire sans le nommer, sans en reproduire les enseignements, en défendre les augustes droits et sans compatir à ses tristesses et à ses souffrances. Plus que jamais il tint présentes à son esprit et gravées dans son cœur les paroles que Don Bosco, dans les dernières années

de sa vie, avait coutume de répéter à ses fils: *J'entends et je veux que tous les enfants de la Pieuse Société de St François de Sales accueillent promptement, respectueusement et en toute simplicité de cœur et d'esprit non seulement les décisions du Pape touchant le dogme et la discipline, mais que même dans les questions où il pourrait avoir lieu à discussion, ils embrassent toujours son opinion de docteur privé, plutôt que le sentiment de quelque théologien ou docteur que ce soit.*

Il ne faut donc pas s'étonner si dans toutes les questions philosophiques, religieuses et politiques il s'en tenait scrupuleusement aux décisions du Pape. Il avait en horreur ce funeste libéralisme que de nos jours beaucoup voudraient allier à la profession de la foi catholique et aux pratiques de la piété chrétienne. Il avait lu avec intérêt et étudié à fond le livre de Sardà y Salvany sur le *libéralisme*: il en avait fait siennes les pensées et les phrases les mettant en pratique et s'en servant toutes les fois que l'occasion lui en était donnée. C'est ce que m'affirmait un de ses amis les plus intimes, un pieux et savant ecclésiastique, dans une lettre qu'il m'adressait le 3 février 1899 et où il me rendait compte d'une longue et pénible discussion que soutint Mgr Lasagna pendant plus de deux heures sur les tristes et terribles conséquences du libéralisme moderne.

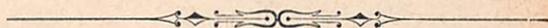
La dignité épiscopale en somme ne fit que donner une impulsion plus vigoureuse à son zèle qui ne connut plus de bornes. Et c'est ainsi qu'il sut appliquer la devise qu'au jour de son sacre il avait choisie: *Sal agnis*, et qui n'était que l'heureux anagramme de son propre nom. Que de choses elle disait dans son laconisme! Elle contenait en elle tous les devoirs d'un évêque, d'un apôtre, d'un fils de Don Bosco, du véritable missionnaire. Toutes les âmes, mais surtout celles qui étaient le plus abandonnées, qui n'appartenaient encore à personne, celles des pauvres infidèles de la forêt deviennent son troupeau choisi, sa pensée de chaque jour, son rêve de chaque nuit, et ce sera en toute vérité et avec juste raison qu'on pourra l'appeler *l'évêque des sauvages*. Il lui semble entendre continuellement une voix intérieure lui crier la terrible parole de S. Paul: *Væ enim mihi est, si non evangelizavero; malheur à moi si je ne les évangélise pas*. Il a hâte de procurer à ces âmes qui lui sont confiées non pas la nourriture ordinaire, mais celle dont elles sont le plus avides, à savoir, le sel de la sagesse qui les fortifiera contre leurs ennemis et les rendra capables d'accomplir des œuvres bonnes et saintes. Cette sublime idée de son apostolat le rend toujours plus saintement audacieux dans ses entre-

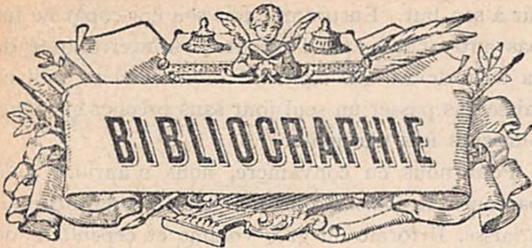
prises, plus disposé à tous les sacrifices pour parvenir à son but. Encore une fois son épiscopat ne fut pas autre chose que l'exécution ininterrompue de sa belle devise *Sal agnis*. Et nous voyons qu'il ne laisse pas passer un seul jour sans prêcher et même plusieurs fois par jour.

Pour nous en convaincre, nous n'aurions qu'à parcourir le *journal* que son fidèle secrétaire nous a laissé. Il forme un gros volume et cependant on n'y trouve pas trace de ses travaux alors qu'il était directeur de l'Oratoire de Villa-Colon et Inspecteur des Maisons salésiennes de l'Uruguay et du Brésil; il ne parle pas non plus de l'effrayante responsabilité que faisaient peser sur lui les quinze ou seize établissements de jeunes gens et de jeunes filles à la prospérité desquels il veillait avec une sollicitude toute paternelle. Ce journal n'enregistre pas les sermons, conférences, allocutions qu'il faisait dans les Oratoires, non plus que les nombreuses heures qu'il consacrait aux confessions et à la direction spirituelle des âmes qui se confiaient à lui. Et cependant tout cela était plus que suffisant pour que ses journées fussent bien et plus que remplies. Rien dans ce journal ne nous signale les fatigues humiliantes et peu agréables que dut endurer Mgr Lasagna pour trouver les ressources qui devaient lui permettre de soutenir les œuvres entreprises. Il ne relate que les cérémonies épiscopales, les négociations entre ses confrères dans l'épiscopas ou avec des Ministres d'Etat pour de nouvelles fondations, ses voyages et ses Missions; et néanmoins en parcourant ces feuilles on se sent émerveillé et profondément ému, et on se demande ainsi que je me le suis demandé moi-même, comment il a pu résister si longtemps à un tel labeur, bien propre à user le caractère le plus robuste et à ruiner la santé la plus florissante.

Les limites que nous nous sommes imposées dans cet humble travail ne nous permettent pas de suivre pas à pas le *journal* de son épiscopat. Toutefois nous tiendrons à suivre Mgr Lasagna dans ses voyages, et dans les visites ordinaires qu'il fit aux Maisons salésiennes placées sous son inspection. Nous serons heureux de présenter aux lecteurs les traits les plus caractéristiques et plus spécialement ce qui concerne les missions, œuvre vers laquelle se dirigent toutes ses pensées et toute la puissante énergie de sa volonté.

(A suivre).





Livres gracieusement offerts à notre Direction :

ÉTUDES — 5 mai 1904 : L'enfance de l'Immaculée, *R. M. de la Broise*. — Pie X et la Vénérable Jeanne d'Arc, *J. B. J. Avrolles*. — René Bazin, *Charles de la Porte*. — Les Rayons N, *Joseph de Joannis*. — Bulletin d'histoire, *Henri Chérot*. — Les fêtes romaines du Centenaire de saint Grégoire le Grand. Notes d'un congrès, *Jules Doizé*. — Autour de J.-B. de la Salle, *Paul Dudon*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 mai 1904 : Les poètes, témoins de l'âme contemporaine (1850-1900), *Georges Loughaye*. — Maximilien, empereur du Mexique. — II. Le dénouement de la tragédie impériale, *Marc Dubruel*. — La poésie Mariale. — Gonzalo de Berceo (1198? - 1260?), *Joseph Boubée*. — Gentilhommes campagnards de l'ancienne France, *Joseph Burnichon*. — Musique religieuse et musique de concert, *Joseph Guillermin*. — Bulletin théologique, *Jean Bainvel*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 5 juin 1904 : La suppression de l'enseignement congréganiste, *Joseph Burnichon*. — Les poètes, témoins de l'âme contemporaine (1850-1900), *Georges Loughaye*. — Que faire pour sauver l'âme de nos enfants? *Paul Ker*. — Le patriotisme de l'Église romaine au temps de saint Grégoire, *Jules Doizé*. — Contre le Christ et son Vicaire, *Paul Dudon*. — Revue littéraire, *Pierre Suau*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 juin 1904 : La guerre russo-japonaise. — Les origines, *Albert Fauvel*. — La Bienheureuse Marguerite-Marie. — Portrait intime, *Augustie Hamon*. — Les primitifs Français, *Pierre Suau*. — Les prédicateurs de la scène, *Henry Leroy*. — Quelques traductions des Psaumes, *Albert Condamin*. — Bulletin de philosophie anglaise, *H. Léard*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine. — Table du tome 99.



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 mai au 15 juillet 1904

France



CHARTRES : Mgr Mollien, évêque de Chartres.
 VERSAILLES : Mgr Goux, évêque de Versailles.

AIX : M. le chanoine Pons, *Salons*.

VALENCE : M. le chanoine Caillet, curé Saint-Barnard, *Romans*.



BLOIS : Rév. Mère Maria, Religieuse Ursuline, *Blois*.

— Rév. Mère Henriette » » »

— Rev. Mère Marie-Angèle » » »



BESANÇON : M^{me} Chapitey, *Vesoul*.

BLOIS : M^{me} Rose de Boudemange, *Blois*.

BOURGES : M^{me} la comtesse de Montsaunlin, née de Maistre, château de *Bernay*.

CHAMBÉRY : M^{me} Amélie Ducret, *Chambéry*.

CHARTRES : M^{me} la comtesse de Mons, *Argewillers*.

COUTANCES : M^{me} Valentin Yves, *Avranches*.

DIJON : M^{me} Henriette d'Harcourt, duchesse d'Ursel, *Gissey*.

NANTES : M^{me} Jeanniard du Dot, née Carré de Lusancay, *Nantes*.

PARIS : M. J. A. Béringer, *Paris*.

— M^{me} Daisier, *Paris*.

— M^{lle} Virginie Barbedette, *Paris*.

RODEZ : M^{me} Mathilde Samson, née Roustan, *Millau*.

TOULOUSE : M^{lle} Élixa de Mallart, *Grenade sur Garonne*.



Autres pays

ALSACE-LORRAINE : M. François Simon, *Ars sur Moselle*.

— M^{lle} Amélie Grimm, *Andlau*.

BELGIQUE : M^{me} d'Arripe, *Bruxelles*.

— M. Lambert Sak, *Hechtel*.

— M. Léon François Sépulchre, *Herstal*.

— M. Antoine Joseph Closset-Malherbe, *Geer*.

— M^{lle} Pauline Wautlet, *Namur*.

CANADA : Mère Marie de Sainte Elizabeth, couvent Saint Joseph de Lévis, *Lauzon*.

— M^{lle} Mélanie Michard, *Sainte Anne de Lapocatière*.

ITALIE : M^{me} Honorée Guichardaz - Bonne, *Cogne (Aoste)*.

— M^{me} Éliabeth Chanusse, *Champorcher (Aoste)*.

— M. Catherine Bosco, *Champorcher (Aoste)*.

— M. J. B. Rossi, *Sommariva Bosco*.

— Rév. Mère Clara, Religieuse Ursuline, *Rome*.

SUISSE : M. P. Bossy, *Fribourg*.



Pater, Ave, Requiem.



Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
 Gérant : JOSEPH GAMBINO — Turin, Imp. Salésienne.
 (B. S.)